GOD
FT
843.7
Leb/Enf
99932

00099932

THE

ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY

Town Hall, Bombay.

Digitized with financial assistance from the Government of Maharashtra on 03 December, 2015

ASIATIC SOCIETY BOMBAY

Aie! Aie! Aie! *cria monsieur Bridault d'une voix de Stentor.*

Chasselat del

Lize aqua f. et Sculp

L'ENFANT
DU
CARNAVAL,

HISTOIRE REMARQUABLE, ET SURTOUT VÉRITABLE,

Pour servir de Supplément aux Rapsodies du jour;

PAR PIGAULT-LE-BRUN.

Valeat res ludicra.

NOUVELLE ÉDITION

99932

TOME PREMIER.

PARIS,

J.-N. BARBA, libraire, éditeur des Œuvres de *Pigault-le-Brun*, Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, n° 51.

1818.

God
Fr 843.7
L'Hermite
99932

L'ENFANT DU CARNAVAL,

AUX CITOYENS DE CALAIS.

Je suis né dans vos murs, et si on se choisissait une patrie, je n'en choisirais pas d'autre. Liés presque tous par le sang ou l'amitié, étrangers aux vices d'une grande ville, et ne connaissant que l'émulation des vertus, vous avez servi la chose publique sans trahir l'honneur, sans outrager la nature. Calais est du très-petit nombre des villes que n'ont point ensanglanté l'ambition, l'intérêt et les haines personnelles.

Je remplis un devoir bien doux, en vous offrant l'hommage d'un opuscule nouveau, que vous accueillerez peut-être

avec votre indulgence ordinaire. Si je me suis un peu égayé sur des ridicules qui sont l'unique patrimoine des auteurs, je n'en respecte pas moins la mémoire de certains hommes que j'ai connus dans mon enfance. On peut avoir été de la confrairie du Saint-Sacrement et de celle des Frères-Gigot (1), et conserver les droits les plus vrais à la considération publique. Le ridicule s'oublie, nos bonnes qualités nous survivent.

Riez donc, mes compatriotes, si j'ai pu être plaisant. Si je ne suis qu'ennuyeux, faites-moi grâce en faveur de l'intention: j'ai voulu vous amuser

---

(1) Pour être admis dans cette société, il fallait manger un gigot de six livres. Tous les frères sont morts d'indigestion, ou de la goutte.

L'ENFANT DU CARNAVAL.

CHAPITRE PREMIER.

INTRODUCTION NÉCESSAIRE.

Je m'avise d'écrire mes aventures, et je ne sais trop pourquoi. Est-ce vraiment besoin d'écrire? est-ce un mouvement d'orgueil, ou un motif d'intérêt? peut-être est-ce un peu de tout cela. Au reste, je commence sans trop m'inquiéter de ce que le livre deviendra, ni de ce que le lecteur en pensera: c'est l'affaire de mon libraire.

Il n'est pas de héros de roman qui n'instruise le public des moindres détails de sa naissance, et ce n'est pas ordinairement la partie la plus intéressante de l'ouvrage, car nous naissons tous à peu près de la même manière; mais comme il faut commencer par le commencement, je me soumettrai à l'usage reçu, et je dirai le plus brièvement qu'il me sera possible, quand, comment et pourquoi je vins au monde.

A Calais, ville célèbre à jamais par le fameux Eustache de Saint-Pierre, qui eut la manie de se faire pendre pour des affaires qui ne le regardaient pas, vivait en l'an mil sept cent soixante-quatre un homme d'environ soixante ans, de la taille de cinq pieds cinq pouces, portant habituellement un habit de ratine écarlate, une perruque à trois marteaux, un gros manchon blanc, attaché au tour du corps

par une bandoulière du même poil, et qui, dans cet équipage majestueux ou grotesque, selon le goût et les inclinations du lecteur, suivait régulièrement aux processions le saint-sacrement, dont il avait l'honneur d'être confrère ; escortait, un cierge à la main, les très-dignes prêtres de la paroisse qui portaient aux malades le Créateur empaqueté dans une sacoche de soie ; et par-dessus tout cela, l'homme à l'habit rouge, à la perruque à trois marteaux, et au manchon blanc, avait une dévotion particulière à saint François, qui ne lui avait jamais fait ni bien ni mal, et il était inscrit sur la liste des bienfaiteurs des révérends pères capucins de Calais, qu'il régalait assez fréquemment, et dont la société lui plaisait fort, parce qu'ils étaient à peu près aussi sots les uns que les autres. Mangeant beau-

coup, parlant peu, pensant moins, mais digérant à merveillle, M. Bridault (c'est l'homme à l'habit rouge) avait acquis à force de digestions ce que les gens craignant Dieu appelaient en ce temps-là une face de prédestination, c'est-à-dire, une figure pleine, un double menton, une peau lisse et brillante; et il payait ces avantages précieux par le petit inconvénient d'être attaqué deux fois l'an de la goutte, qui ne le dégoûtait pas du vin de Bordeaux, qu'il aimait beaucoup, ni des épices dont mademoiselle Suson, gouvernante sur le retour, mais qui paraissait ne s'être pas toujours bornée aux fonctions de la cuisine, assaisonnait les ragoûts qu'elle servait à M. Bridault.

Le lecteur, dont l'imagination va toujours le galop, s'imagine déjà que M. Bridault fut mon père : pas

du tout. Le saint homme se mettait tous les jours sans scrupule dans la vigne du seigneur; mais il se fût éternellement reproché d'avoir remué le bout du doigt pour procréer son semblable : aussi vécut-il vierge, à ce qu'assurent les hommes de Calais, qui n'en savent rien; mais quelques douairières, consœurs du saint-sacrement, baissent les yeux quand on parle devant elles de la virginité de M. Bridault, ce qui rend la leur un peu équivoque aux yeux de certaines gens, qui ne manquent pas de voir le mal où il est, de le supposer où il n'est pas, et de se mêler de tout, hors de leurs affaires.

Mademoiselle Suson, le dimanche gras de l'an mil sept cent soixante-quatre, dit à M. Bridault, qui souffrait comme un damné ou un martyr, la jambe douillettement étendue sur un

oreiller d'édredon, et qui, de peur de jurer, chantait en grinçant les dents une complainte du cantique de Marseille, ouvrage excellent pour l'édification des fidèles, où l'esprit n'a point de part, et où l'intention fait tout, mademoiselle Suson dit donc à M. Bridault : « Dans deux « jours, monsieur Bridault, nous en- « trons dans un saint temps d'absti- « nence qui vous guérira de la goutte, « si, par excès de mortification, vous « voulez substituer la tisanne au vin « de Bordeaux. Cependant je suis « d'avis que le carême ne commence « chez vous, comme ailleurs, que le « mercredi des Cendres, et je vous « conseille d'envoyer prier le père « Jean-François, qui a presque autant « d'esprit que vous, à venir faire ici « les jours gras. Si quelque douleur « un peu vive vous contraint à chan-

à la vérité au sermon, mais qui le soir mettent des mouches, et fréquentent le spectacle pour le seul plaisir de pécher, car la salle est vilaine, mal éclairée, les acteurs détestables, et les pièces anti-chrétiennes, et assez mauvaises pour la plupart.

« Allons, allons, reprit monsieur « Bridault, moins de fiel, père Jean-« François. Si nos dames vont au spec-« tacle, elles sont sédentaires dans « leurs ménages, économes, très-atta-« chées à leurs maris.... — Ah! inter-« rompit le père Jean-François, je vois « bien que vous ne les confessez point.» Le révérend allait sans doute, et le plus innocemment du monde, révéler les secrets de la confession, lorsque Suson parut portant une poularde grasse à lard, élève de madame Guche, fermière très-experte dans l'art d'engraisser la volaille. Une salade de passe-pierre et

une pyramide de beignets fermèrent la bouche au bon père, ou plutôt la lui firent ouvrir de manière qu'il ne fut plus question du prochain, et qu'il ne s'occupa que de lui.

Vers la fin du repas, monsieur Bridault, que très-heureusement pour moi la goutte ne tourmentait pas, s'endormit insensiblement en écoutant les contes bleus de son convive, qui, voyant cela, prit le parti de se taire et de boire tout seul.

L'estomac du père Jean-François, quoique d'une énorme capacité, s'emplit à la fin, et s'emplit de manière que sa révérence s'aperçut que les voies ordinaires seraient insuffisantes. Un hoquet annonça les suites connues de l'intempérance : il sortit précipitamment de la salle où monsieur Bridault ronflait comme quatre; et au lieu de prendre la porte de la cour,

il enfila, très-heureusement pour moi, celle de la cuisine.

Le marmiton-musicien, après avoir dîné légèrement, avait quitté le tablier, avait repris sa jaquette et sa calotte rouges, et était allé aider monsieur le curé à mâchonner ses vêpres. Mademoiselle Suson finissait de se restaurer, et était passablement enluminée. Elle vit le révérend dans un état qui lui fit compassion : les yeux lui roulaient dans la tête, ses joues étaient pourpre, ses jambes chancelaient; il allait enfin écraser le pavé de toute la pesanteur de son corps, lorsque mademoiselle Suson lui tendit une main secourable, et lui fit reprendre l'équilibre. Le bon père voulut marmoter deux mots d'excuses et de civilités; mais à peine eut-il desserré les dents, que la nature, contrainte jusqu'alors, se soulagea d'une manière effrayante :

l'éruption fut terrible; et très-heureusement pour moi, le superflu du dîner du père Jean-François inonda un double fichu de mousseline qui enveloppait mademoiselle Suson depuis le menton jusqu'à la ceinture. La partie liquide pénétra bientôt à travers le fichu. Mademoiselle Suson cria comme un possédé qu'on exorcise, et très-heureusement pour moi, monsieur Bridault ne se réveilla point.

Le père Jean-François, qu'une aussi copieuse évacuation avait remis dans son état naturel, se saisit d'un torchon, et se met à torchonner le fichu de mademoiselle Suson, qui, de son côté, frottait de toutes ses forces. L'épingle se détache, le fichu s'entr'ouvre, et le bon père trouve encore à frotter. Vous me salissez, vous me faites mal, lui criait Suson; ce torchon est d'un dur..., Le père Jean-

François tire de sa manche un mouchoir des Indes, le lui passe sur le cou; puis plus bas, plus bas encore. Sa main s'arrête involontairement sur des formes qui lui étaient inconnues, et qui étaient encore d'un embonpoint supportable. La grâce suffisante ne suffit plus; la grâce agissante agissait comme tous les diables: Suson, de son côté, qui n'avait jamais senti la main d'un homme errante sur ses charmes, et qui avait copieusement dîné, se trouva toute en feu; le révérend la poussa; Suson qui n'avait pas prévu l'attaque, ne songea pas à la défense; et le dimanche gras de l'an de grâce mil sept cent soixante-quatre, je fus fait sur la table de cuisine de monsieur Bridault, précisément comme les enfans se font par tous les habitans de Calais et de la banlieue, à la situation près, à laquelle se résignent

aisément des dévots, qui savent bien que nous ne sommes pas dans ce bas monde pour y avoir toutes nos aises.

Après l'acte de ma fabrication, mon père et ma mère restèrent confus l'un vis-à-vis de l'autre, se regardèrent enfin du coin de l'œil, tombèrent à genoux de concert, dirent ensemble leur *confiteor*, psalmodièrent le *miserere*, se donnèrent le baiser de paix en se relevant, et dirent avec un soupir: Il en sera ce qu'il plaira à Dieu; mais le démon de la chair nous a surpris, et nous sommes innocens du fait.

CHAPITRE II.

Colère de monsieur Bridault.—Ma naissance.

Une douleur aiguë réveilla monsieur Bridault, qui jeta un cri perçant, et sonna à casser sa sonnette. Le père Jean-François et mademoiselle Suson rentrent subitement, et se mettent en devoir de soulager le malade. « Suson, ma fille, que signifie « cette indécence? dit monsieur Bri« dault; où donc est votre fichu? » La pauvre fille rougit, balbutie, et sort pour l'aller prendre. « En voici bien « d'une autre, continua monsieur Bri« dault; qu'avez-vous au derrière? » c'étaient les débris de l'andouille, et un plat d'épinards destiné pour le souper de Monsieur, qui, par malheur,

s'étaient trouvé sur la table de la cuisine, et qui, plus malheureusement encore, s'étaient attachés et étendus sur la jupe blanche de la pauvre Suson, qui, n'ayant pas l'habitude de pécher, avait négligé toutes les précautions d'usage. « Répondez donc, reprend « avec force monsieur Bridault; qu'est-« ce que cela veut dire? » Suson pâlit, chancèle, et tombe sans connaissance sur une chaise. Le père Jean-François était resté debout devant monsieur Bridault, les yeux baissés, les lèvres décolorées, dans l'attitude d'un criminel qui attend son arrêt. « Corbleu! s'écrie monsieur Bridault, « qui, bien que dévôt, s'échauffait « quelquefois, il s'est passé quelque «ch ose d'extraordinaire. Voyez, père « Jean-François, voyez le devant de « votre robe. » C'étaient encore les traîtres d'épinards qui avaient coulé par

tout. L'infortuné capucin, qui s'exprimait difficilement quand il avait la tête à lui, ne put trouver un mot dans cette circonstance épineuse; il ne pensa pas même à chercher de ces mensonges si simples et si utiles en pareil cas, et il ne répondit à monsieur Bridault qu'en se jetant à ses pieds, et en les lui serrant de toutes ses forces. « Ahie! ahie! ahie! cria monsieur « Bridault, d'une voix de Stentor; que « le diable emporte tous les capucins « du monde. Celui-ci vient de forni- « quer avec ma servante, et sans pitié » pour mon état, il me serre la jambe de « manière à faire remonter ma goutte « jusque dans mon estomac. Ahie! « ahie! ahie! » Suson à ces cris redoublés sort de sa léthargie, voit son malheureux complice aux genoux de monsieur Bridault, s'y précipite avec lui, et se jette sur son autre jambe, qu'elle

presse dans ses bras, et qu'elle arrose de ses larmes. Les douleurs de monsieur Bridault se multiplient et deviennent insupportables : il tempête, il jure, il blasphème; les clameurs des deux coupables, serrant toujours plus fort et implorant sa miséricorde, se mêlent à ses cris. La rage s'empare enfin de monsieur Bridault : il saisit une béquille qui se trouve près de son grand fauteuil, et frappant alternativement et sans relâche sur la moëlle épinière de mademoiselle Suson et du père Jean-François, il les oblige à lâcher prise, et à s'aller réfugier à l'autre bout de la salle.

Ici la scène change. Les douleurs de monsieur Bridault s'apaisent peu à peu, et il réfléchit avec confusion à la colère qui s'est emparé de lui. Le pere Jean-François et mademoiselle Suson, humiliés et repentans, lui ins-

pirèrent un sentiment de commisération: il sentit se ranimer la charité chrétienne, et il leur tint ce discours:
« Si la loi nouvelle proscrit sévèrement
« la fornication, on ne peut se dissimuler qu'elle n'ait été tolérée, et
« même permise par la loi ancienne.
« Abraham ne forniqua-t-il point avec
« Agar, Ruth avec Booz, Judith avec
« Holopherne, et Salomon avec
« toutes les catins de la Judée? Si
« notre mère la sainte église a jugé à
« propos d'interdire la fornication
« aux fidéles, qui n'en forniquent
« pas moins, elle a eu sans doute
« des raisons que nous ne connaisons
« point, et qu'il ne nous convient
« pas de vouloir pénétrer. Forniquons
« le moins possible, et soumettons-
« nous, enfans respectueux, aux lois
« de cette bonne mère, qui exige
« beaucoup sans doute de notre fai-

« blesse, mais qui nous pardonne
« tout, moyennant des pénitences
« mentales ou pécuniares, selon l'exi-
« geance du cas. Mes enfans, je vois à
« votre air contrit et embarrassé, que
« vous n'êtes pas coutumiers du fait:
« d'ailleurs vous n'avez souillé le lit
« de personne, et le ciel vous par-
« donnera bien plus facilement qu'aux
« vieillards qui convoitèrent Susanne
« qui était mariée, et qui, au lieu
« de faire la renchérie, n'avait qu'à
« les mettre au pied du mur pour
« s'en débarrasser; il vous pardon-
« nera bien plus aisément qu'au roi
« David, qui, de sa pleine puissance,
« cocufia le bon homme Urie, qui
« ne s'en plaignit point, et qui ne
« fut pas cause que l'Éternel mit son
« bonnet de travers, et fit crever de
« la peste une foule d'honnêtes gens
« qui n'étaient pas responsables des

« sottises du monarque israélite. Ce-
« pendant comme le repentir pur et
« simple ne suffit pas toujours pour
« désarmer la justice divine, nous y
« joindrons une réparation propor-
« tionnée à l'offense. Nous sommes
« tous trois également coupables;
« vous, d'être tombés dans la luxure;
« moi, de m'être laissé surprendre
« par la colère, péchés mortels qui
« tuent infailliblement l'âme sans rien
« déranger à la santé du corps. Em-
« ployons donc tous trois des moyens
« expiatoires, et Dieu lui-même nous
« les a indiqués. Il a voulu que les épi-
« nards passassent de la casserole au
« derrière de Suson; ainsi on ne les
« servira point sur ma table, et on
« ne soupera pas aujourd'hui. On se
« contentera d'un biscuit trempé dans
« un verre de vin de Bordeaux, et le
« père Jean-François se retirera dans

« son couvent, où il priera saint Fran-
« çois d'Assise de me pardonner les
« coups de béquille dont je lui ai
« meurtri l'omoplate, et Notre-
« Dame de Bon-Secours, de ne pas
« permettre que sa faute ait des suites
« déshonorantes pour lui, et embar-
« rassantes pour Suson. »

Par l'intercession de Notre-Dame de Bon-Secours, mademoiselle Suson fut attaquée quelques jours après de nausées fréquentes, d'un dégoût continuel, et par-ci par-là de quelques envies de vomir, pour lesquels monsieur Vital, apothicaire érudit, se mêlant comme tant d'autre d'exercer la médecine, jugea à propos de lui faire prendre cinq à six grains d'émétique, qui la secouèrent vigoureusement, sans me faire quitter mon poste, tant la grâce agissante avait agi avec efficacité. Les nausées, le dégoût, et

les envies de vomir allant toujours leur train, monsieur Vital doubla, tripla la dose, et émétisa tant et tant, que la pauvre Suson fatiguée, tourmentée, déchirée, fut obligée de se mettre au lit, envoya par-delà les monts l'émétiseur et l'émétique, et se rétablit insensiblement par la seule vertu du cordon de Saint-François, aux nausées, au dégoût, et aux envies de vomir près, qui ne la quittaient plus un instant.

Monsieur Bridault, très-grand casuiste, mais très-neuf dans le cas dont il s'agit, ne concevait rien à cette maladie, qui l'inquiétait, l'affligeait, et le privait des bons offices de Suson; et quoiqu'il se fût bien promis de ne jamais prononcer son nom en présence du père Jean-François, par ménagement pour son extrême délicatesse, il ne put s'empêcher de débon-

der son cœur dans un de ces momens d'épanchement où la sensibilité l'emporte sur tout autre considération.

Le père Jean-François, en confessant les fillettes de Calais, qui ne sont pas toutes des vestales, s'était mis au courant de certaines peccadilles, et des petits inconvéniens qui en résultent. Aux premiers mots de nausées, de dégoût et d'envie de vomir, il s'écria : « Je suis perdu, et saint François avec toute sa puissance ne me « sauvera pas. Suson est grosse ! elle « est grosse des œuvres d'un capucin ! « Suson accouchera, le voisinage « clabaudera, le père gardien le saura, « m'enfermera, m'étrillera, me stigmatisera, et cœtera, et cœtera..... « Monsieur Bridault, comment me « tirer de-là ?

— Si Suzon est grosse, répliqua « monsieur Bridault, Suson accou-

« chera sans doute ; mais qui diantre
« s'imaginera que Suson se soit laissé
« faire un petit capucin ? Si le bon
« Dieu, pour m'innocenter, ne fait
« naître l'enfant avec la barbe au
« menton et la couronne de cheveux
« sur le chef, tout Calais me désignera,
« me bernera, me vilipendera : et que
« ferai-je à tout cela?..... Buvons un
« coup, père Jean-François.

« Je pense, reprit monsieur Bridault après un moment de silence, « qu'il a souvent plu à Dieu d'éprouver le juste même par de grandes « tribulations; témoin le saint homme « Job, qui ne fit jamais d'enfans qu'à « sa femme, et qui n'en mourut pas « moins sur un fumier, d'une maladie « qui ressemblait assez à la sœur aînée de la petite vérole. Mais Dieu « laisse au pécheur, comme au juste, « la patience et la résignation, qui

« font supporter des adversités pas-
« sagères, et qui les font tourner au
« profit de l'âme. Vous avez fait un
« enfant, père Jean-François; ce qui
« est fait est fait; priez, et résignez-
« vous. Cet enfant a résisté à l'éméti-
« que de monsieur Vital; la Provi-
« dence, dans ses décrets éternel, le
« destine sans doute à des choses
« étonnantes. Soignons donc Suson
« pendant sa grossesse; et quand son
« fruit paraîtra sur cette terre de ca-
« lamités, prodiguons-lui nos secours
« spirituels et temporels; le ciel fera
« le reste.

« Mais comme il faut, sur-tout,
« éviter le scandale, qui fait pécher
« le faible et qui donne à rire au mé-
« chant; et qu'il est écrit : *aidez-vous*
« *et dieu vous aidera*, usons d'une
« ruse pieuse que saint Antoine mon
« patron me suggère en ce moment,

« laquelle mettra à couvert votre ré-
« putation, la mienne, et celle de
« cette pauvre Suson. A quelques
« lieues d'ici est la chapelle de Saint-
« Gandouffle, célèbre par les pélerи-
« nages des goutteux du Calaisis; je
« monterai dans mon cabriolet, je
« placerai Suson à mon côté, et j'irai
« à saint Gandouffle, de saint Gan-
« douffle j'irai faire une neuvaine à
« Notre-Dame de Boulogne, ce qui
« me donnera le prétexte d'aller voir
« mon ami le curé de Samer, dont
« la cure n'est pas éloignée de cette
« ville; et comme mon ami le curé
« de Samer est un homme craignant
« Dieu, charitable et discret, je lui
« conterai la piteuse aventure de ma
« servante, et moyennant quelques
« aumônes aux pauvres de la paroisse,
« il lui permettra de rendre chez lui
« en gros ce qu'elle a pris ici en détail.

—Très-bon, très-pieux, et très-adroit « monsieur Bridault, s'écria le père « Jean-François, béni soit à jamais « le grand saint Antoine qui vous a « soufflé cette pensée salutaire pour « nous tous ! Grâces vous soient ren- « dues pour votre charité vraiment « chrétienne, et le zèle ardent qui « vous porte à secourir le pécheur ! « Vous êtes vraiment mon ami, mon « protecteur, mon bon ange.... Bu- « vons un coup, monsieur Bridault. »

Dès le lendemain de cet entretien, mademoiselle Suson fut chargée de dire à Branlant de se tenir prêt pour le voyage de Saint-Gaudouffle. Branlant était un charretier, bedeau de la paroisse de Calais, qui avait le privilége exclusif d'atteler une rosse, dont il était propriétaire, à toutes les carrioles des béates et des confrères du saint-sacrement de la ville, et qui les

traînait au petit pas où leurs affaires, leurs plaisirs ou leur dévotion les appelaient.

Branlant donc arrive au jour et à l'heure indiquée à la porte de monsieur Brideault, en faisant claquer son fouet, le seul que le charretier-bedeau eut jamais fait claquer de sa vie.

Aussitôt mademoiselle Suson ouvre les deux battans de la grande porte, et Branlant met sa bête à une voiture d'osier, doublée de camelot gris, qui était remisée sous un bûcher, et qui servait de retraite à deux dindons qu'on se proposait de manger le lundi et le mardi gras derniers, et qui devaient le sursis dont ils jouissaient à l'accident du père Jean-François et de mademoiselle Suson. Pendant que Branlant nétoie l'extérieur de la cariole, qu'il expulse les araignées qui s'étaient emparées de l'intérieur, et

qu'il graisse les roues, mademoiselle Suson descend un petit panier à sa main, garni de flacons de la liqueur de madame Anfoux, d'un cervelat de monsieur Bouvigny, d'un pain d'épice d'Angleterre, et portant sous un bras les bottes fourrées de Monsieur, et le petit office de la Vierge sous l'autre.

On monte en voiture. Branlant enfourche sa jument, un pied sur chaque brancard, attitude usitée parmi les voituriers du pays, laquelle monte leurs genoux à la hauteur de leur menton, et leur postérieur au niveau du nez des voiturés. Heureusement monsieur Branlant n'était pas d'un naturel venteux.

L'équipage sort de la porte cochère. Monsieur Bridault et mademoiselle Suson font leur signe de croix, selon l'usage des gens pieux de Calais, qui,

au moyen de cette précaution, ont souvent voyagé sans accident jusqu'à Coulogne ou Saint-Tricat, quoiqu'il y ait au moins une lieue et demie de la ville à ces deux villages.

A peine eut-on perdu de vue le clocher de Calais, que Branlant, qui n'était pas un bedeau honoraire, mais qui possédait son lutrin, se mit à pousser un *Pange lingua* d'une manière tout-à-fait agréable. Et monsieur Bridault et mademoiselle Suson, qui n'avaient rien de mieux à faire, chantèrent à l'unisson : au *Pange lingua* succéda le *Stabat mater*, au *Stabat mater* le *Salve regina ;* et comme on ne peut pas toujours chanter, monsieur Bridault s'endormit de son côté, mademoiselle Suson du sien, et l'infatigable Branlant commençait les Litanies des saints, les mains croisées sur la poitrine, et les yeux fixés vers

le ciel, lorsque Branlant, son cheval, la voiture et tout ce qui était dedans roulèrent au fond d'un fossé que Branlant n'avait pu éviter, par la raison infiniment simple, que celui qui tourne ses regards vers le ciel, ne voit plus ce qui se passe à ses pieds.

Mademoiselle Suson, que monsieur Bridault accablait du poids de son corps, criait et se débattait comme un diable au fond d'un bénitier. A force de se débattre, elle dégage une jambe, puis l'autre, et se sentant la tête prise entre les cuisses de son bon maître, elle veut sortir à reculons, ses jupons s'accrochent à l'ardillon d'une boucle qui tenait à une courroie qui attachait les rideaux de la carriole; Suson pousse, avance les cuisses et toutes les dépendances des pays-bas; les jupons restent en arrière, et trois dragons, qui passaient par hasard, eurent le loisir

et la méchanceté de faire de très-longues et de très-mauvaises plaisanteries sur des fesses qui, pour la première fois, étaient éclairées des rayons du soleil.

Branlant, qui s'était retiré de dessous sa rosse, les tança avec l'aigreur d'un sous-homme d'église, accourut mettre son chapeau sur la nudité de mademoiselle Suson, et s'aidant de l'autre main, il tira de la carriole la totalité du corps, qui tira après lui l'avant-train de monsieur Bridault, accroché par la tête de Suson, laquelle faisait d'horribles grimaces, occasionnées par certaines exalaisons que la peur et l'incommodité de la position avaient fait échapper du corps onctueux de monsieur Bridault.

Les dragons, qui sont d'assez bons diables quand on ne leur échauffe pas la bile, remirent sur pied nos voyageurs,

aidèrent à Branlant à relever la carriole et pour prix de leurs services ils reçurent de la main de mademoiselle Suson un petit verre de la liqueur de madame Anfoux, et une tranche de pain-d'épice d'Angleterre. Ils furent si sensibles à ce procédé, qu'ils juchèrent dans la voiture monsieur Bridault et sa gouvernante, grimpèrent Branlant sur son cheval, et prirent congé d'eux aussi civilement que le peuvent des dragons.

A la prière de mademoiselle Suson, Branlant ne chanta plus, et on arriva sans autre accident à Saint-Gandouffle d'où on poussa jusqu'à Notre-Dame de Boulogne, et de-là à Samer, où les choses s'arrangeant comme monsieur Bridault l'avait prévu, mademoiselle Suson, malgré les incommodités de sa grossesse, accoucha heureusement d'un garçon bien conditionné,

qui s'empresse dès l'instant de sa naissance de présenter ses très-humbles respects au lecteur bénévole qui veut bien perdre son temps à lire ces aventures.

CHAPITRE III.

Ma première éducation.

Ainsi que les femmes légitimement mariées et qui deviennent mères légitimes, non pas dans l'intention de remplir les devoirs de la maternité, mais seulement pour leur menus plaisirs, ne manquent jamais d'envoyer leurs enfans en nourrice, pour peu qu'elles aient d'égards pour leur gorge et de complaisance pour leurs amans, ainsi mademoiselle Suson, qui était devenue mère incognito, et par un de ces hasards dont tant de pauvres filles ont été et seront encore victimes, se décida facilement et par égards, non pour sa gorge, mais pour sa gloire,

à éloigner d'elle le petit capucin qu'elle aimait de tout son cœur, mais qu'elle ne pouvait allaiter sans se perdre dans l'esprit de tous les fidèles du Calaisis.

Le curé de Samer, qui pensait à tout, et qui d'ailleurs était connaisseur, avait distingué au marché une paysanne dont les tétons volumineux étaient à peine arrêtés par de fortes épingles, et par les triples cordons de ses jupons : il l'aborde, l'interroge; et la villageoise, à travers mainte révérence, conte à monsieur le curé qu'elle est venue à Samer acheter de la poterie pour son ménage; qu'elle est mariée à Sangatte, village superbe près de Calais, composé de trente à quarante chaumières, bâties tant bien que mal dans un canton où la nature ne produit pas un arbre, mais où le vent du nord, qui souffle les trois quarts de l'année, fait continuellement pleuvoir

un sable de mer qui, joint aux cailloux dont le sol est couvert, rend la terre à peu près stérile : elle ajoute que son mari, le plus honnête homme du monde, s'enivre exactement tous les dimanches, la bat tous les jours, et lui fait un enfant tous les ans, ce qui l'engage à lui passer bien des petites choses; enfin qu'elle est accouchée depuis trois mois, et qu'elle serait bien aise de trouver un nourrisson, qu'elle aimerait très-certainement autant que les siens, dont elle aurait les mêmes soins, pour lesquels elle ne demanderait rien si les temps n'étaient pas aussi durs.

Monsieur le curé répond à ce verbiage, qu'une pauvre veuve vient d'accoucher d'un posthume, que les nécessiteux se multiplient, qu'on ne peut pas payer bien cher; mais que si elle remplit ses obligations, un

digne membre de la confrérie du S.-Sacrement de Calais se chargera des gratifications, et que l'accessoire vaudra au moins le principal.

La bonne femme proteste, les larmes aux yeux, de sa charité et de son affection pour le petit malheureux à qui le ciel a ôté son père, et le curé la conduit, elle, son âne et sa poterie au presbytère. On coupe en quatre une vieille couverture d'une jument poulinière qui avait vieilli au service du pasteur, et voilà des langes; on rassemble six torchons passablement blanchis, et voilà des couches; on trouve un vieux sac de toile, on l'emplit de paille d'avoine, et voilà un lit : on met le tout dans un des paniers de l'âne, on m'attache par-dessus ma layette avec une des sangles de la jument; la poterie de terre, placée de l'autre côté, fait le contre-

poids; la nourrice monte à califourchon entre les deux paniers, après avoir reçu du curé vingt-quatre sols de denier-à-dieu, douze francs d'avance pour deux mois, et un louis d'or que monsieur Bridault, qui faisait de bonnes œuvres sans ostentation, lui glissa furtivement dans la main, pour éviter les remontrances parcimonieuses du bon curé. Ma mère d'adoption, enchantée de ces manières, part gaîment, traverse le village, s'arrête au cabaret du lieu, s'y corrobore l'estomac d'un doigt de riquiqui, fouette sa monture, et voilà l'Enfant du Carnaval sur la route de Sangatte.

Trois années s'écoulèrent, je ne me rappelle pas comment, parce que mon âme immortelle, émanée directement de la divinité, et qui pensait sans doute avant d'être confinée entre

la vessie et le boyau rectum de mademoiselle Suson, se trouva tellement obstruée par mes organes terrestres et informes, qu'elle ne pouvait concevoir aucune des idées nettes et lumineuses qui l'ont depuis si magnifiquement distinguée. Un grand philosophe de mes amis a voulu me faire croire, il y a quelques jours, que la faculté de penser, comme celle de voir, dépend du développement de nos organes; que ces organes, à mesure qu'ils parviennent au degré de perfection qui leur est propre, sont affectés par tout ce qui a quelque analogie avec eux; que ces premières affections des fibres du cerveau produisent nos premières idées; que ces idées premières fortement gravées dans une cervelle neuve encore, et susceptible de toutes sortes d'impression, sont ce qu'on appelle proprement la

mémoire ; que la mémoire nous aide à comparer les idées qui se classent successivement dans notre tête ; que l'habitude de comparer ces idées, d'adopter et de suivre celles qui paraissent convenables à notre conservation et à notre bien-être, et de rejeter celles qui paraissent leur être contraires, est ce qui constitue notre jugement, qui est plus ou moins parfait, selon que nos organes sont plus ou moins vivement frappés des objets extérieurs, et qu'ils en sont frappés avec plus ou moins de justesse. Il s'ensuivrait du raisonnement de ce grand homme, que nous pensons comme nous respirons, comme nous mangeons, comme nous digérons, par des moyens simples, naturels, et matériels, ce qui est évidemment contraire à la raison, à la révélation, et à l'opinion des hommes de tous les

siècles et de tous les lieux, qui ne se trompent jamais, lors même qu'ils raisonnent de choses dont ils n'ont nulle espèce de notion. Aussi suis-je fortement persuadé que j'ai une âme immortelle, quoique l'immortalité et la construction de mon individu ne me paraissent pas très-compatibles ; quoique je ne conçoive pas comment un être étranger à la matière, qui n'a ni étendue, ni consistance, ni couleur, qui est inaccessible aux sens comme à la raison, peut agir sur la matière, ou être soumis aux impulsions de la matière ; quoique je ne devine pas pourquoi j'ai mal à la tête, quand j'ai long-temps et fortement pensé ; pourquoi je pense difficilement quand j'ai mal digéré ; pourquoi je pense moins encore quand j'ai une indigestion ; pourquoi un fou pense tout de travers, quoique son corps

soit en parfaite santé ; pourquoi enfin l'âme du père Jean-François n'est qu'une bête, lorsque celle de Voltaire est sublime, quoiqu'il soit évident que l'une et l'autre sont une émanation de la divinité. Mais où serait le mérite de croire ce qui serait démontré, comme on démontre que deux et deux font quatre ? Il est bien plus beau et plus méritoire de convenir sans discussion que deux et deux font cinq.

Mais laissons-là ce galimatias métaphysique, et revenons à mon corps, qui vaut bien la peine qu'on s'occupe de lui, à ce que m'ont dit certaines dames qui font autant de cas du physique que du moral.

Me voilà donc à l'âge de trois ans, courant tout nu sur le bord de la mer, ramassant tantôt des cailloux, tantôt des coquillages, que j'appor-

tais au milieu d'une cour fangeuse, dans laquelle je me roulais avec cinq ou six frères et sœurs de lait, sept à huit petits cochons, qui me paraissaient très-jolis, et autant de canards, dont le chant affectait fort agréablement mon oreille, qui fut dans tous les temps très-sensible aux charmes de l'harmonie. A déjeuner, un chiffon de pain de seigle, dont on s'était bien gardé d'extraire le son; à midi, une gamelle de bois remplie d'une soupe à manger à la main, sur laquelle nous nous jetions à l'envi, moi, mes frères de lait, les cochons, les canards, et qui était expédiée en un clin d'œil; à souper, deux ou trois pommes de terre cuites sous la cendre et assaisonnées d'un grain de sel, tel était l'ordinaire de la journée, à la fin de laquelle on s'allait coucher pêle-mêle sur un tas de paille que je ne me sou-

viens pas d'avoir jamais vu renouveler, et où on dormait d'un profond sommeil, pendant que les puces soupaient à leur tour.

Mais le dimanche matin, ma nourrice décorait mon berceau de tous ses ustensiles, me débarbouillait de la tête aux pieds, me passait la chemise du dimanche précédent, me mettait mon beau fourreau, mes bas de coton blanc, et mes souliers neufs, qui étant devenus trop courts et trop étroits, me faisaient faire des grimaces de possédé. On décrassait mon fauteuil avec de la cendre, on m'asseyait à l'endroit le plus propre de la hutte, on me mettait à la main un morceau de pain blanc, légèrement frotté d'un beurre frais et ragoûtant, et on me défendait de remuer et de pleurer, à peine d'avoir le fouet. Comme on me fustigeait assez régulièrement, et

que cette cérémonie ne me plaisait pas du tout, je me soumettais aveuglément aux volontés de ma nourrice, qui ne voulait tout cela, que parce que mademoiselle Suson partait exactement de Calais tous les dimanches après la messe de six heures, et arrivait à Sangatte à neuf, le mouchoir blanc sur la tête, noué négligemment sous le menton, et le petit panier au bras, dans lequel était une bouteille de vin et une douzaine de biscuits destinés à mon usage de la semaine.

Mademoiselle Suson était enchantée et de l'appétit avec lequel je dévorais mon morceau de pain blanc, et de mon extrême propreté, et surtout de ce que je ne pleurais jamais, ce qui était une preuve incontestable que je me plaisais beaucoup à Sangatte. Elle m'embrassait maternellement, me faisait réciter mes prières,

qu'on me fourrait dans la tête à coups d'étrivières, se louait de ma mémoire, de mon esprit, de ma gentillesse, des soins particuliers qu'on avait de moi, promettait d'en rendre compte à monsieur Bridault, qui me faisait élever par charité, mais qui s'intéressait beaucoup à mon sort, commérait une demi-heure avec ma nourrice, trouvait ses enfans très-jolis, leur distribuait quelques gros sous, faisait semblant de les embrasser, et retournait à Calais tremper la soupe de monsieur Bridault.

A peine mademoiselle Suson avait-elle les talons tournés, qu'on me déshabillait de la tête aux pieds, et qu'on serrait ma défroque dans un grand coffre de bois jusqu'au dimanche suivant. Mon père nourricier buvait ma bouteille de vin tout d'un trait, mes frères de lait se partageaient mes

biscuits ; et je retournais gambader au milieu des cochons et des canards ; mes camarades et mes amis.

J'approchais de ma sixième année, et je commençais à avoir quelqu'idée confuse de la propriété. Je trouvais mauvais, à part moi, qu'on bût mon *vin*, qu'on *mangeât mes* biscuits, et un beau dimanche j'en escamotai un à l'un de mes frères de lait pour voir enfin quel goût a un biscuit. Je le trouvai excellent, et j'en escamotai un second. Mon frère, qui aimait les biscuits autant que moi, se plaignit à son père qui me donna un violent coup de pied dans le cul : je rendis un coup de poing à celui qui m'avait procuré cette gratification, il me riposta avec un bâton ; je le pris par les cheveux ; les autres se jetèrent sur moi et me renversèrent ; j'en empoignai un par l'oreille, j'en égratignai un autre à la

jambe, j'en mordis un troisième à la fesse, et j'allais me débarrasser de tous mes assaillans, lorsque le père nourricier termina le combat à grands coups de fouet, dont les deux tiers tombaient de préférence sur moi. Les faits vérifiés et constatés, je fus déclaré coupable, et attaché avec un trait à une pièce de bois verticalement plantée au milieu de la chaufournière, pour empêcher le grenier de descendre au rez-de-chaussée.

Comme le mal ne reste jamais impuni, à ce qu'on dit et à ce que je crois, mademoiselle Suson, qui en entrant avait décrotté ses souliers de maroquin rouge avec un petit couteau à manche de nacre de perles, et qui l'avait oublié sur le bord de ma couchette, retourna bientôt sur ses pas pour chercher son petit couteau, dont elle faisait le plus grand cas,

parce qu'il venait de la main de monsieur Bridault, et qu'il n'avait pas coupé leur amitié, comme le lui avaient pronostiqué quelques esprits forts du pays.

Qu'on se figure sa surprise et son indignation, quand elle me trouva nu, attaché à un poteau, le corps rouge encore des coups de fouet qu'on m'avait administrés! Son cœur se gonfla, des larmes lui roulèrent dans les yeux; mais la colère succédant bientôt à la sensibilité, elle apostropha dans des termes trés-durs ma nourrice et son mari. Ceux-ci balbutièrent gauchement d'assez plates excuses, me chargèrent des fautes que je n'avais commises qu'à mon corps défendant, lui montrèrent un de leurs marmots se frottant encore la fesse où j'avais mordu, et essayèrent de lui persuader que la petite correction que j'avais

reçue était indispensable pour le moment, et me serait profitable pour l'avenir. Mademoiselle Suson balançait entre mes larmes, qui faisaient leur effet, et la confiance qu'elle avait toujours eue en ma nourrice, lorsqu'à mon tour, suffoquant de colère, je lui racontai, en sanglotant, et au risque de ce qu'il pourrait m'en arriver, les faits tels qu'ils s'étaient passés depuis que javais l'âge de connaissance.

Quand elle sut que j'étais nu toute la semaine, fouaillé tous les jours, que je ne buvais pas mon vin, que je ne mangeais pas mes biscuits, mademoiselle Suson ne mit plus de bornes à sa fureur. Telle une lionne, dont le lionceau a reçu dans le flanc le trait mortel du chasseur inhumain, rugit, et fait retentir les rochers d'alentour; telle Suson, criant à tue-tête, faisait trembler les carreaux de papier huilés à

travers lesquels le jour pénétrait dans la maison.

Le nourricier et sa femme grillaient de me donner un démenti ; mais le vin était avalé, les biscuits grignotés, et il n'était pas probable qu'en aussi peu de temps j'eusse fait un aussi copieux déjeûner.

Voilà votre mois, dit enfin mademoiselle Saison, en jetant avec dignité un écu de six livres sur une table boiteuse et vermoulue ; qu'on fasse le paquet de ce pauvre enfant, je l'emmène avec moi. Nouvel embarras pour la femme et le mari. Ma nourrice, très-propre pour une femme de Sangatte, s'était fait des fichus de mes fourreaux, un jupon piqué de mes langes, et des chauffoirs de mes couches. Il fallut avouer que ma garde-robe se bornait à mon accoutrement du dimanche, qu'on me remit sur le corps ; et made-

moiselle Suson me prenant par la main, sortit, en menaçant ma nourrice de la vengeance de monsieur Bridault, qui venait d'être nommé marguillier de la paroisse, et à qui cette place éminente donnait une autorité sans bornes dans toute l'étendue du Calaisis.

Me voilà donc sur le chemin de Calais, regardant tout, admirant tout, ne pensant déjà plus ni à ma nourrice, ni à son mari, ni à son fouet, et faisant des châteaux en Espagne, comme en font les enfans de cet âge, et par fois des enfans bien plus vieux.

Nous arrivons à la ville, que je trouvai immense, magnifique, et prodigieusement peuplée, parce qu'elle est un peu plus grande, un peu mieux bâtie, et qu'elle contient un peu plus d'habitans que Sangatte, le seul endroit de l'univers auquel on puisse la comparer sans désavantage.

La maison de monsieur Bridault me parut un palais. Je mis mes souliers dans ma poche en entrant dans sa salle à manger, et je me collai contre la porte, mon petit bonnet à la main, pendant que mademoiselle Suson racontoit avec véhémence les mauvais traitemens que j'avais essuyés, et le parti ferme et vigoureux qu'elle avait pris en conséquence. Monsieur Bridault, qui était toujours de l'avis de mademoiselle Suson, approuva sa conduite, et l'envoya avertir de mon arrivée le révérend père Jean-François, qui parut un moment après, haletant et tout en eau. Il s'assit pour se mettre à ma hauteur et me regarder à son aise; me tourna, me retourna entre ses jambes, me pressa affectueusement contre son gros ventre, me barbouilla le visage des larmes paternelles qui roulaient de ses yeux sur sa barbe

huileuse ; après quoi, on m'envoya à la cuisine, et monsieur Bridault, le père Jean-François et mademoiselle Suson, assemblés en comité général et secret, délibérèrent sur mon sort.

CHAPITRE IV.

Mon entrée aux Capucins, ce que j'y fais, ce qui s'y passe.

Il fut décidé par le *trium-fœmina-virat*, qu'un enfant de six ans peut se passer de sa nourrice, et qu'ainsi je ne retournerais pas chez la mienne. Il fut reconnu qu'un enfant de six ans, lorsqu'il est bien constitué, est en état de tourner la broche et d'apprendre à servir la messe, et qu'ainsi je serais alternativement de service à la cuisine de monsieur Bridault et à l'église des Capucins. On présuma qu'un enfant de six ans peut commencer à lire à ses momens perdus, et qu'ainsi je serais remis ès mains de monsieur Gondré, maître écrivain-

juré, qui avait fait l'éducation de monsieur Bridault, et de bien d'autres savans; et qui écrivait encore assez lisiblement, quoique la main lui tremblât un peu, et que ses doigts rongés d'engelures, fussent enfermés chacun dans un petit sac de peau. Il fut arrêté en outre, que des mains de monsieur Gondré je passerais en celles des pères Minimes, qui tiennent à Calais un collége fameux, dont les écoliers de seconde sont en état d'entrer en quatrième chez les Oratoriens de Boulogne dont les écoliers de quatrième sont quelquefois reçus en sixième dans les colléges de l'université de Paris; qu'au reste, j'en saurais toujours assez pour être moine.

Mademoiselle Suson me présenta donc à monsieur Gondré, qui, par considération pour monsieur Bridault, se mit en quatre pour m'apprendre

ma croix de par Dieu, et qui suait sang et eau pour me faire tenir proprement ma plume, que j'empoignais comme un manche à balai. Mademoiselle Suson de son côté me répétait sans cesse les réponses de la messe, dont je ne retenais pas un mot, parce que je n'y trouvais rien d'amusant; mais en revanche, je savais à la lettre les histoires de sorciers et de revenans qu'elle me contait pour m'endormir, et je retenais par-ci, par-là, quelques couplets des cantiques qu'on me cornait toute la journée aux oreilles, et dont quelquefois je régalais monsieur Bridault au dessert, lorsqu'il était de bonne humeur et moi aussi.

Cependant j'avais vécu à Sangatte indépendant, libre de toute espèce de contrainte, maître absolu de mon temps, et assez satisfait de mon sort, aux étrivières près: le nouveau genre

de vie que je menais me paraissait très-gênant et très-extraordinaire. Je ne concevais pas pourquoi il fallait me taire chez monsieur Gondré, lorsque j'avais envie de parler; pourquoi, lorsque je voulais courir, il fallait rester assis, le nez collé sur un livre, où je ne connaissais rien, et auquel je ne concevais pas qu'il fût utile de connaître quelque chose. Je ne concevais pas davantage pourquoi mademoiselle Suson se tuait pour me fourrer dans la tête des mots barbares qu'elle n'entendait pas, ni moi non plus, et dont l'intelligence ne me semblait pas aussi nécessaire qu'elle voulait me le persuader. Mais je concevais à merveilles l'utilité d'un tourne-broche, et je tournais assez exactement, pour peu qu'on me permît de tremper mon pain dans la léchefrite.

Après deux ou trois ans de peines et

de soins, je me trouvai en état de servir assez joliment une messe; mais je ne savais pas lire du tout, et je me promettais bien de n'en jamais savoir davantage. Monsieur Bridault observait quelquefois au père Jean-François que je ne paraissais pas précoce: celui-ci le rassurait en lui disant qu'il s'était développé très-tard, et mademoiselle Suson ne manquait jamais d'ajouter que monsieur Gondré était très-content de mon assiduité et de mes efforts, quoiqu'il n'eût pas dit le moindre mot de tout cela. Au surplus, on convenait que j'avais une figure heureuse, un air ouvert et décidé, des manières caressantes, et une grande docilité.

Je grandissais à vue d'œil; j'étais vigoureux pour mon âge, et mademoiselle Suson ne me conduisait plus chez monsieur Gondré. J'allais et je reve-

nais seul, ce qui me plaisait infiniment, parce que je prenais le chemin le plus long, que je faisais ma petite partie en allant à l'école, et que quelquefois je n'y allais pas du tout.

Oh, si nous réfléchissions combien est étroit l'intervalle qui sépare le vice de la vertu; si l'on pensait combien il est difficile de rétrograder quand on a fait le premier pas dans la voie de la perdition; si l'on était bien persuadé que des premières actions de notre vie dépend souvent le sort de notre vie entière, avec quel soin on veillerait sur soi-même; avec quelle ardeur on réprimerait ses penchans; avec quel discernement on choisirait ses amis! Une liaison dangereuse suffit seule pour corrompre un cœur dans lequel germe déjà la semence de la sagesse. Ainsi me parlait monsieur Bridault

quand il savait que j'avais fait l'école buissonnière.

En effet, je n'avais pas choisi mes amis parmi les enfans les mieux élevés de la ville. Je m'étais lié avec sept à huit polissons, paresseux, joueurs et gourmands comme moi, et en moins de six mois je me fis une réputation étonnante. Je cachais les lunettes de monsieur Gondré, je lui escamotais sa férule, je volais des petits pâtés à monsieur Darquerre, et quand je servais la messe du père Jean-François, je sonnais à l'évangile, je changeais le missel de côté à l'élévation, je buvais le vin de la burette, et je la remplissais d'eau, je mettais les cierges dans ma poche, et j'allais les vendre pour jouer à la fossette. Tous ces crimes demeurèrent quelque temps inconnus à monsieur Bridault, par la sollicitude vraiment paternelle du

père Jean François et de mademoiselle Suson, qui tremblaient de me voir encourir sa disgrâce. Mais à la fin j'osai m'attaquer à monsieur Bridault lui même. Je mangeai ses confitures, je brouillai son café, je déchirai une Vie des Saints, je cassai la patte à son chat, je mis le feu à ses draps en bassinant son lit, et pendant qu'il faisait sa méridienne je l'accrochai par sa perruque au dossier de son fauteuil. Tant de forfaits ne pouvaient rester impunis, et monsieur Bridault se détermina à prendre un parti violent. Les prières du père Jean-François et de mademoiselle Suson l'appaisérent à la fin. On me traîna à ses genoux, on lui fit croire que je lui avais demandé pardon; monsieur Bridault me pardonna avec sa bonté ordinaire, ne pensa plus à rien, et je méditai de nouvelles fredaines.

Le soir je tendais dans la rue une corde à deux pouces du pavé, et j'avais le plaisir de voir culbuter les passans; je frappais à toutes les portes, et je fus pris sur le fait par monsieur Joutel, confrère de monsieur Bridault et du Saint-Sacrement, qui me tira les oreilles jusques sur les épaules; en réparation de quoi je jugeai à propos de casser toutes ses vitres avec des cailloux que je portais dans mes poches en cas d'événemens.

Sur la plainte de monsieur Joutel, monsieur Bridault, le père Jean-François et mademoiselle Suson s'assemblerent extraordinairement.

Le patron, qui était excédé de mes sottises, ouvrit la séance par un discours pathétique, qu'il conclut en déclarant qu'il m'allait mettre à l'hôpital. Le cœur maternel de mademoiselle Suson se souleva au seul nom

d'hôpital, et le père Jean-François représenta avec douceur à monsieur Bridault que la société que j'y fréquenterais lui paraissait peu propre à m'éclairer l'esprit et à me former le cœur; qu'à la vérité il ne pouvait pas garder plus long-temps chez lui un diable incarné qui se moquait de tout; mais que Dieu voulait la conversion et non la mort du pécheur, et qu'il le priait d'observer que saint Augustin s'était enfoncé bien plus avant que moi dans la sentine du vice, et qu'il n'était pas impossible qu'ainsi que ce flambeau de l'église, je revinsse un jour à résipiscence; qu'il ne fallait pas m'en ôter les moyens en m'enfermant parmi des imbéciles et des fripons; qu'il était plus prudent et plus court de prier le père gardien de me recevoir dans la communauté, où je n'aurais sous les yeux que de bons exemples,

où je n'entendrais que des discours pieux, et où je n'aurais plus de commerce avec les camarades qui m'avaient perverti.

Monsieur Bridault, qui n'avait rien à refuser au père Jean-François, ni à mademoiselle Suson, adressa un petit mot au père gardien, accompagna sa requête d'un gigot de mouton et d'un panier de vingt-cinq bouteilles de vin vieux, et trois jours après, au moment où on s'allait mettre à table, je vis entrer le frère Joseph, portant une besace assez bien garnie qu'il déposa sur le parquet. Il en sortit une veste, une culotte et une paire de bas qu'il m'avait taillés dans une vieille robe du père Jean-François Il me saisit sans dire un mot, me déshabille en un tour de main, m'affuble de son grotesque et dégoûtant costume, et tirant enfin du fond de sa besace une calotte de la

même étoffe : Qu'on lui coupe les cheveux, cria-t-il d'une voix de tonnerre, qui me fit trembler de la tête aux pieds. Mademoiselle Suson s'avança lentement, l'œil humide, une main sur la chaîne de ses ciseaux, et l'autre étendue vers monsieur Bridault, comme pour implorer sa pitié. A la vue des ciseaux, je jetai un cri perçant. Le frère Joseph tira de dessous son manteau un nerf de bœuf, dont il m'appliqua sur les épaules cinq à six coups qui me calmèrent à l'instant, et monsieur Bridault fit signe de commencer l'opération. Qu'on se figure les plus beaux cheveux du monde, tombant par boucles sur des épaules blanches comme l'albâtre ; une mère condamnée à dépouiller son fils d'un ornement qui faisait valoir la figure la plus piquante ; monsieur Bridault assis dans son grand fauteuil, son Lonnet de

velours noir enfoncé jusques sur les oreilles, affectant une insensibilité qu'il n'avait pas, et la figure sale, froide et bête du frère Joseph, et on aura une idée du tableau.

A genoux devant mademoiselle Suson, la tête penchée sur son giron, je sentais le fatal ciseau s'approcher de ma chevelure, et s'en éloigner aussitôt. Sa main tremblante semblait se refuser au cruel ministère qu'on en exigeait... Enfin une boucle tombe, et le ciseau tombe avec elle. Les larmes de Suson inondent mon visage, je me sens pressé dans ses bras, et comblé des plus tendres caresses Hélas! ce sont les dernières que j'ai reçues de cette bonne mère, et maintenant que le silence des passions me permet de jeter un coup d'œil sur le passé, je ne puis me rappeler son amour,

ses soins, son dévouement absolu, sans donner des larmes à sa mémoire.

Le frère Joseph impatient, et toujours maître de lui, ramasse les ciseaux, et bientôt il ne me reste plus un cheveu sur la tête; il me la couvre de sa maudite calotte, et me prenant par le bras, il me conduit à son couvent, après m'avoir fait traverser les principales rues de Calais, et m'avoir inhumainement exposé aux huées de mes camarades, et de tous ceux qui avaient souffert de mes espiègleries. L'impitoyable frère me fait traverser le cloître, me traîne à une cellule écartée, ouvre une porte épaisse et noire qui roulait avec peine sur des gonds que la rouille avait à demi rongés, et la referme sur moi avec un bruit épouvantable.

A peine me trouvai-je seul, que je comparai la vie douce et commode

dont je jouissais chez monsieur Bridault, au sort affreux qui me semblait réservé. Je me reprochai amèrement mes fautes; le repentir, la crainte, l'espérance m'agitaient tour à tour; un accablement profond succéda à ces différens mouvemens; une douleur sourde et concentrée s'empara de tout mon être; je me sentais défaillir, et c'en était fait de l'Enfant du Carnaval, si une source abondante de larmes n'eût enfin soulagé mon cœur, qui était prêt à se briser.

A dix ans on se console de tout, on se fait à tout, et après m'être essuyé les yeux, avoir fait sept à huit fois le tour de la cellule, m'être bien assuré de l'impossibilité de m'évader, je commençai gaiement un inventaire de mon mobilier. Une croisée étroite et bien barrée, à huit pieds de terre, trois planches de sapin fixées à dix-huit pouces

du sol, et qui paraissaient destinées à me tenir lieu de lit, d'énormes toiles d'araignées au plafond, quatre murs barbouillés de charbon, représentant et multipliant à mon œil fatigué des têtes et des os de morts en sautoir, des larmes, et autres brimborions du même genre, qui indiquaient assez que l'appartement avait été habité avant moi par quelqu'un d'une imagination aussi riante que celle du docteur Young, que tout le monde veut avoir, que personne ne lit, et dont l'ouvrage n'a d'autre propriété que de tourner tout-à-fait un cerveau faible et déjà frappé; une table de pierre, une escabelle de bois, un prie-dieu, un rosaire, un pot d'eau et un pain bis, tel était l'ensemble de mes propriétés. J'avalai la moitié du pain par désœuvrement, je bus un coup là-dessus, je me couchai sur mes planches, et je m'endor-

mis tranquillement, sans m'occuper du lendemain.

Le sommeil me rafraîchit le sang, et le jour commençait à éclairer de biais les murailles rembrunies de mon hôtel, lorque je me réveillai. Je m'assis sur mon cul, mes deux jambes dans mes mains, mon menton appuyé sur mes genoux, et je me mis à penser à ma détention, et aux moyens de l'abréger. Je sentais bien que je ne pouvais rien espérer de l'inflexibilité du frère Joseph, et je résolus de le tromper. Géolier exact et silencieux, il m'apportait le matin mon ordinaire de la journée, c'est-à-dire, un pain frais et de l'eau claire, m'examinait un moment, et sortait sans me dire un mot. Le troisième jour il s'assit sur mon lit, me fixa, se leva, se rassit encore, et enfin me demanda ce que je pensais de la manière dont on traitait les

petits libertins qui n'ont ni foi ni loi, qui manquent de respect à leurs bienfaiteurs, et qui cassent les vitres des confrères du Saint-Sacrement? Je répondis d'un air de componction, que j'avais mérité d'être puni, que je trouvais mon châtiment trop doux, que je m'y soumettais avec résignation, et que j'en attendais la fin de mon repentir, de l'indulgence de monsieur Bridault, et sur-tout de la miséricorde du ciel. Le père Jean-François, qui probablement écoutait à la porte, entra en ce moment, et m'apprit que le père gardien, touché de ma soumission, lui avait permis d'adoucir mon sort. En conséquence, il me mena dans un réduit un peu moins triste que celui que j'habitais, et qui touchait à la cellule du frère Joseph; il m'y parla avec charité et onction, me consola, me rassura, et me con-

duisit au réfectoire, où monsieur Bridault était venu jeûner à côté du gardien, et me regardait en dessous, en tournant et retournant une portion de lentilles qui rentrèrent intactes dans la chaudière qui servait de casserole à la communauté.

Après le dîner, le frère Joseph, qu'on avait nommé en chapitre mon cerbère, ou Mon Mentor, me fit descendre au jardin, où il me parla en ces termes : « Petit *jean-farine*, vous « avez la langue dorée, mais vous ne « m'en imposerez pas : je ne juge point « par des paroles, mais par des faits. « Vous vous leverez tous les jours à « minuit, et vous sonnerez les matines; vous y assisterez avec recueillement, et vous irez vous recoucher jusqu'à cinq heures, que vous « sonnerez l'*Angelus* et la première « messe ; vous servirez cette messe,

« et toutes celles qu'il plaira à nos « bons pères de célébrer jusqu'à huit « heures ; à huit heures, vous déjeû- « nerez selon vos mérites ; à neuf « heures vous sonnerez la grand'- « messe, et vous la chanterez du mieux « que vous pourrez, jusqu'à ce que « je vous aie appris à la chanter pro- « prement ; à onze heures, vous dî- « nerez en communauté ; à midi vous « sonnerez une seconde fois *l'An-* « *gelus*, qu'on ne peut trop sonner « et qu'on ne saurait trop dire ; après « quoi vous balaierez le chœur, le « sanctuaire, la nef, les chapelles « latérales et le parvis ; à une heure, « vous prendrez l'Imitation de Jésus- « Christ, ou le Guide du pécheur, « et vous tâcherez d'apprendre à « lire, ce que je ne me charge pas de « vous enseigner, et pour cause ; à « trois heures, vous sonnerez les

« vêpres, et vous les psalmodierez avec
« nous ; à quatre heures, vous ferez
« un tour de jardin, en récitant dévo-
« tement votre chapelet ; à cinq heu-
« res, vous souperez ; à six heures,
« vous sonnerez *l'Angelus* pour la
« troisième et dernière fois ; à six
« heures et demie, vous descendrez
« à la cuisine, où vous m'aiderez à
« laver la vaisselle et à mettre en ordre
« dans le garde-manger les provisions
« que la Providence nous aura en-
« voyées par le canal des bienfaiteurs
« de la maison ; puis vous irez vous
« mettre au lit, où il vous sera permis
« de vous reposer après vous être livré
« à ces pieux exercices. S'il vous
« arrive d'en négliger aucun, ou si
« vous approchez de cinquante pas
« de la porte du cloître, je me pro-
« pose de vous distribuer sur les
« épaules nues cinquante coups du

« nerf de bœuf dont je vous ai mon-
« tré un échantillon dans la salle à
« manger de monsieur Bridault ; et
« en cas de récidive on doublera la
« dose, et on vous remettra pour six
« semaines dans la sainte retraite dont
« le père Jean-François vous a tiré
« ce matin. » A ces mots il me laissa, et fut vaquer à ses affaires.

Je ne crois pas que Satan en personne ait jamais imaginé des moyens plus sûrs pour damner un Chrétien. Le genre de vie auquel on me soumettait était un supplice intolérable, dont je ne prévoyais pas la fin, et mille fois le jour je me donnais à tous les diables. Au bout d'un mois de ce régime infernal, ma patience s'aigrit considérablement ; je négligeai la pratique des exercices pieux qui m'étaient prescrits, et le frère Joseph, esclave de sa parole, me remettait dans la voie

du salut à grands coups de nerf de bœuf. Je jurai de me venger d'une manière éclatante ; et un soir qu'il me régalait à son ordinaire dans un coin de la cuisiue, et qu'il me faisait sauter tantôt sur les fourneaux et tantôt sous la table, je me jetai sur une terrine pleine d'un potage brûlant, j'en coeffai sa révérence, et pendant qu'elle se dépétrait de la terrine, et qu'elle s'essuyait la figure et la barbe, en beuglant comme un veau, je grimpai jusqu'au grenier, et je me réfugiai sur le toît. J'y étais à peine, que le redoutable frère Joseph parut à la lucarne, une broche à la main, et se mit en devoir de me poursuivre. Je tins ferme, et je me défendis courageusement avec des tuiles que j'arrachais de la courverture. Ma contenance décidée en imposa un moment au frère ; mais honteux d'être

tenu en échec par un enfant de mon âge, il s'avança d'un air déterminé, en parant avec sa broche les tuiles que j'envoyais siffler autour de ses oreilles. La peur me saisit à mon tour. Je me sauve de toît en toît, ayant toujours sur mes talons l'opiniâtre frère et sa broche. Il était prêt à me saisir, et jétais sans ressource, lorsque je m'avisai de me laisser couler de la couverture par terre, au hasard de me rompre le coup. Je tombai à califourchon sur un avant-toît qui couvrait la cloche du réfectoire; je la sonnai à volée; en un instant toute la capucinière fut rassemblée au jardin, et je déclarai au père Jean-François à haute et intelligible voix, que s'il ne s'engageait par l'âme de son patron à m'ôter des griffes de son enragé frère Joseph, qui était resté au haut du toît, la bouche béante et la

broche à la main, j'allais me casser la tête sur le pavé. On me promit ce que je voulus, on m'aida à descendre, et le père Jean-François voyant que la rigueur n'était bonne qu'à me mettre le diable au corps, essaya les voies de la douceur qui lui auraient peut-être réussi, si la soif de la vengeance qui ne me quittait plus, n'avait occasionné un petit événement qui me fit sortir de la maison pour n'y rentrer de ma vie.

Le frère Joseph était un vigoureux compère, qui gueusait avec grâce, qui était connu de la ville et des faubourgs, qui était bien reçu des maris, mieux traité de leurs femmes, et qui apportait au couvent jusqu'au bois d'une maison, quand il ne pouvait plus y trouver autre chose. J'avais quelquefois remarqué dans le bas de son prie-dieu des bouteilles de liqueur et quelques petits écus, qu'on ne lui

avait pas donnés pour lui, et dont il s'était adjugé la propriété. J'avais remarqué, en outre, une certaine Marie-Jacques, revendeuse de poisson, âgée d'environ quarante ans, la peau tannée, le sourcil épais, l'œil bordé d'écarlate, le nez épatté et barbouillé de tabac, des tettons à mettre dans ses poches, des fesses comme des timbales, et des jambes comme des poteaux; Marie-Jacques enfin qui était construite de manière à faire reculer le grenadier le plus intrépide de la garnison, pouvait être un morceau très-sortable pour un frère capucin. Comme je ne sortais pas de la maison, je ne perdais rien de ce qui s'y passait. J'avais plusieurs fois apperçu Marie-Jacques rôdant autour des cloîtres à la nuit tombante, le frère Joseph allant à sa rencontre, lui parlant avec action, ne se dérangeant ni pour moi,

ni pour personne ; et personne, hors moi, ne soupçonnant Marie-Jacques, qui, n'ayant pas figure humaine, ne devait pas inspirer de soupçons. Un certain soir que je rêvais aux moyens de pouvoir faire au père gardien une dénonciation établie sur des preuves palpables, il me sembla entendre quelque bruit dans le corridor. J'entr'ouvris doucement ma porte, et je crus entrevoir dans l'obscurité, quelque chose qui se glissait dans la cellule du frère Joseph, qui se referma aussitôt. Je m'approchai sur la pointe du pied, j'écoutai attentivement, et je demeurai convaincu. Je descends, je ferme la porte du cloître, celle du jardin, je prends la crecelle du jeudi-saint, je galoppe de dortoir en dortoir en jouant de ma crecelle, et en criant de toutes mes forces : Marie-Jacques est couchée avec le frère

Joseph. Celui-ci ne perd pas la tête; il passe Marie-Jacques dans sa robe, lui enfonce son capuchon sur les yeux, lui tourne le nez à la muraille, fait un paquet de sa chemise et de ses jupons, le prend sous son bras, enfile le corridor, me trouve en son chemin, me jette à dix pas d'un coup de poing sur l'oreille, descend l'escalier, trouve les portes fermées, se jette dans la cave, et se cache derrière un cuvier qui servait à laver le linge d'église, et qu'on avait dressé contre le mur : le père gardien, le père vicaire, et tous les pères possibles, sortent à la fois de leurs cellules, croient le feu à la maison, et ce n'est qu'avec des peines infinies que je parviens à me faire écouter, et à raconter ce que j'ai vu et entendu. Le père gardien allume sa lanterne sourde, entre chez le frère Joseph et le voit couché sur son gra

bat. Elle s'est enfuie toute nue, répétais-je au père gardien; elle a passé près de moi, à telles enseignes qu'elle m'a renversé d'un soufflet; j'ai fermé toutes les portes, et elle ne peut être que dans la cave. Le père gardien et le père vicaire y descendent, regardent, furetent par tout, et au moment où ils s'approchent du cuvier, le frère Joseph le renverse sur eux, le charge d'un demi-cent de fagots, remonte armé d'un gourdin, frappe à droite et à gauche, nous disperse tous, rentre dans son taudis, fait lever Marie-Jacques, lui ôte sa souguenille, l'attache sous les aisselles avec son cordon, la descend dans le jardin, jette son paquet après elle, lui souhaite le bon soir, et lui dit de se sauver par-dessus les murs en s'accrochant aux espaliers. Un vieux chien-courant, commensal de la maison, flaire Marie-Jacques de

cent pas, et fait entendre sa voix rauque, en la chassant sur trois pattes. Elle s'échappe à travers un carré de choux, trébuche, culbute, se relève, et recommence à courir. Le chien la poursuit sans relâche en aboyant plus fort, et il allait la haper par la fesse, lorsqu'elle fait un dernier effort, saute à un abricotier, et parvient à enfourcher la muraille. Le factionnaire de l'hôpital, qui se trouve en face, écoute, regarde, ne sait que penser de la masse informe qu'il aperçoit, crie *qui-vive?* d'une voix mal assurée; et Marie-Jacques, pour toute réponse, lui saute sur les épaules, le renverse, et se tapit dans sa guérite; le soldat croit que le diable lui est tombé sur le dos, se relève et s'enfuit au corps-de-garde. Une patrouille arrivait par l'autre bout de la rue; elle entend ce tintamare; elle avance au pas de char-

ge et la baïonnette en avant; Marie-Jacques se remet à courir, rencontre une seconde patrouille, enfile une autre rue, et va se jeter au milieu d'une troupe de bourgeois qui sortaient d'une noce, qui avaient la tête échauffée, la vue trouble, et qui à l'aspect de ce monstre femelle, que sa nudité rendait plus affreux, s'imaginent avoir un revenant à leurs trousses, et se dispersent dans les rues de Calais en criant à la garde. Marie-Jacques court toujours, effraie tout ce qui se rencontre sur son passage, et à force de courir, elle se trouve vis-à-vis de l'égout, dont la grille était ouverte, et dans lequel elle s'enfonce jusqu'à la ceinture, tenant son paquet sur sa tête. En un moment tous les postes sont sur pied, les patrouilles se multiplient, les habitans qui étaient couchés se mettent à leurs croisées,

ceux qui étaient dans les rues cherchent à se réfugier chez eux, tout le monde crie à la fois, et personne ne s'entend. Le porte-clef de la ville s'éveille en sursaut, et croit que les Anglais sont maîtres de la place. Il court en chemise au premier corps-de-garde, fait battre la générale, et va éveiller monsieur le Commandant. La garnison sort de ses casernes le sac au dos et vient se ranger en bataille sur la place. Monsienr le Commandant arrive l'épée à la main, se met à la tête d'un régiment suisse, parcourt toute la ville, ne rencontre pas d'ennemi, et envoie le porte-clef au cachot. Le calme renaît, et on parvient enfin à s'entendre. Monsieur le Commandant apprend que la ville a été mise en combustion par un diable qui sortait de chez les Capucins; il marche droit au couvent, et se fait

ouvrir les portes. Il trouve cinq à six pères retranchés dans leurs cellules, bassinant avec de l'eau vulnéraire les contusions que le gourdin du frère Joseph leur avait faites, et transis de peur des hurlemens qu'ils entendaient, et qui partaient ils ne savaient d'où. Le Commandant fait allumer des flambeaux, visite toute la maison; et à peine a-t-il le pied dans la cave, que ces hurlemens extraordinaires redoublent avec fureur, et semblent sortir de dessous un tas de fagots. On dérange les fagots et on découvre un cuvier; on lève le cuvier et on apperçoit le père gardien et le père vicaire à demi suffoqués, et ne concevant rien à tout ce qui s'était passé. Comme j'étais l'unique cause de tout ce tintamare, et que je n'avais pu convaincre le frère Joseph, j'étais sans espoir dans la miséricorde des hom-

mes, et je pris sur-le-champ mon parti. Je me coulai à travers les soldats qui emplissaient la maison, je gagnai la rue, et je me glissai dans la cour de monsieur Dessein, qui est ouverte jour et nuit depuis le premier janvier jusqu'au trente-un décembre.

CHAPITRE V.

Nouvelle manière de voyager à peu de frais.

Mon premier soin, en entrant chez monsieur Dessein, fut de me soustraire aux recherches et à la vengeance des révérends pères Capucins, que je croyais très-occupés de mon individu, et qui ne s'occupaient que du tort irréparable qu'une scène aussi extraordinaire pouvait faire à la maison. Je ne connaissais pas celle où je m'étais réfugié; je voyais des lumières à toutes les croisées, et je jugeai qu'il n'était pas prudent de m'avancer davantage. Je regardai autour de moi, j'aperçus une grande, belle et bonne

berline; j'y entrai provisoirement, et je tins conseil avec moi-même, non sur le passé dont je ne m'inquiétais guère, mais sur l'avenir, qui ne se présentait pas à mes yeux sous un aspect bien riant. Ma méditation était souvent interrompue par les gens de monsieur Dessein qui entraient, sortaient, chantaient, juraient, s'appelaient, se répondaient; et mon imagination frappée croyait à chaque instant distinguer la voix effrayante de l'inexorable frère Joseph. La girouette que le vent agitait; une feuille qui voltigeait en rasant le sol; le mouvement que je communiquais moi-même à la voiture, tout me faisait tressaillir, et je me roulais comme une pelote dans le fond de la berline. Je me relevais avec précaution, je me rassurais un peu, j'essayais de penser à l'état de mes affaires; ce maudit frère

Joseph brouillait toutes mes idées, et son nom terminait toutes mes phrases.

Cependant ces sensations pénibles se dissipaient insensiblement, lorsque le jour qui commençait à poindre m'inspira des craintes nouvelles, plus pressantes et mieux fondées. J'allais être infailliblement découvert, reconnu et livré au frère Joseph. Si je me hasardais à sortir, le premier bourgeois de Calais dont je serais rencontré, ne manquerait pas de m'arrêter et de se faire un malin plaisir de me réintégrer ès mains du frère Joseph. Ce damné frère Joseph me poursuivait, me tourmentait, m'obsédait sans relâche ; je ne pensais, je n'entendais, je ne voyais que lui. Pendant que j'etais dans ces angoisses, j'entends distinctement ouvrir une porte ; on s'avance dans la cour, et on marche

droit à ma voiture. Je rassemble toutes mes forces, et par un mouvement aussi prompt que la pensée, je dérange le coussin du fond, je lève le dessus du coffre, et je me blottis dedans. On ouvre la portière, on monte dans la berline, on tourne, on retourne, on arrange, on descend, on remonte, on redescend encore. Un tremblement universel m'avait saisi, mon cœur battait avec violence, une sueur froide coulait de toutes les parties de mon corps ; je retiens mon haleine, je prête une oreille attentive, et je crois reconnaître les pas des chevaux, et le bruit sourd des bottes-fortes qui font résonner le pavé. Deux êtres quelconques se placent directement sur moi, la portière se referme, la voiture part avec la rapidité de l'éclair, et voilà l'Enfant du Carnaval qui court la poste sans savoir comment; qui est défrayé

sans savoir par qui, et qui va sans savoir où.

J'étais ployé en quatre, il m'était impossible de changer de position ; des crampes horribles m'arrachaient quelquefois des cris que le bruit des roues étouffait; mais je n'étais loin du couvent des Capucins, et s'en était assez pour moi. Ma tête portait sur une de ces clefs de fer qui servent à démonter les roues, et à chaque cahot elle faisait un soubresaut, qui était suivi d'un coup violent. Comme les chemins des environs de Calais sont parfaitement entretenus, les cahots se succédèrent bientôt sans interruption, et ma tête n'avait plus qu'un mouvement périodique, qui ressemblait assez à celui du marteau d'une horloge. L'air s'épaississait insensiblement dans mon trou; au bout d'un quart d'heure il en restait si peu, que

je ne respirais plus qu'avec des peines incroyables ; je pouvais calculer combien il s'écoulerait encore de minutes jusqu'à mon entière suffocation ; mais je m'éloignais du couvent des Capucins, je me serais laissé écorcher vif plutôt que d'y retourner, et je me résignai.

Une secousse terrible qui manqua de renverser la voiture, dérangea un peu l'ensemble de mon corps, et ma main gauche qui était passée sous ma cuisse droite, rencontra une extrémité de la très-dure et très-malfaisante clef, dont je voulus au moins me dépêtrer la tête. Je reconnus que l'autre extrémité était arrêtée dans une fente qui se prolongeait entre deux planches sur toute la largeur de la voiture. Je tirai ; la clef résista. Je tirai plus fort ; elle s'engagea davantage. Je me désolai, je me dépitai,

j'allais abandonner la clef, et livrer ma tête et tout mon corps aux caprices de la fortune, lorsque je m'aperçus que cette clef, dirigée d'un certain côté, faisait l'effet d'un levier, et qu'elle soulevait une des planches. Cette découverte ranima l'espoir qui s'éteignait au fond de mon cœur, et multiplia mes forces. Je redoublai d'efforts; j'en fis d'étonnans pour mon âge; je sentais avec un plaisir indicible la planche qui se détachait à chaque secousse; je parvins à la saisir avec ma main droite, et je la retournai entièrement, mon estomac collé au couvercle du coffre, et mon corps soutenu par ma tête et mes genoux, fortement appuyés contre les panneaux de droite et de gauche. Je commençai à avoir de l'air: c'était beaucoup sans doute, mais cela ne suffisait point; ma position était intolérable.

Je me reposai un moment, je repris un peu mes sens, et je me remis au travail avec une nouvelle ardeur. Je poussais, je retirais la planche, je l'agitais en tous les sens; un des bouts sortit enfin du coffre; je la jetai sur la grande route, j'envoyai la clef après elle, je passai mes jambes dans l'ouverture, et je me trouvai commodément assis, respirant à discrétion, dispensé de la crampe, et décidé à rouler tant que cela conviendrait au propriétaire de la voiture.

Celui-là est malheureusement né, qui dès le berceau est environné d'êtres qui s'intéressent à lui, qui ne s'occupent que de lui, qui se ploient à ses goûts, qui préviennent ses désirs, et qui s'estiment heureux de pouvoir les satisfaire : il devient nécessairement dur, arrogant et ingrat. L'homme isolé, sans asile, sans ressources, se

pénètre du sentiment de sa faiblesse et de sa dépendance, du besoin qu'il a de ses semblables, et de la nécessité de leur être utile pour en obtenir des secours. Les vérités les plus simples sont ordinairement le fruit d'une longue expérience; mon état présent m'éclaira en un instant sur mes torts passés et sur ma conduite à venir. J'avais été impertinent et froid avec mes premiers bienfaiteurs; je m'étais accoutumé à considérer leur affection et leurs soins comme une dette qu'ils avaient contractée envers moi, et je ne pensais pas à m'acquitter envers eux. Je ne tenais plus à personne, personne ne s'intéressait à moi: qu'allais-je faire? qu'allais-je devenir? que ne devrais-je pas à l'âme bienfaisante qui serait touchée de ma misère, et qui daignerait l'adoucir? Par quelle reconnaissance, quel atta-

99932

chement, quel zèle ne paierais-je pas des bontés auxquelles je n'avais pas le droit de prétendre, et qui ne m'en seraient que plus chères ? Je ne me disais pas tout cela si clairement ni si correctement; mais tel était le fond de mes idées.

Je n'étais séparé de mes compagnons de voyage que par un coussin de velours d'Utrecht, et une planche d'un demi-pouce; mais la fortune, la naissance, et peut-être la considération publique, avaient mis entre nous un intervalle qu'il me serait impossible de franchir. Cette pensée n'était pas consolante : cependant je grillais de voir ceux qui étaient au-dessus de ma tête. Je me proposais de lire dans leurs yeux les qualités de leur cœur, et d'implorer leur assistance, pour peu qu'ils fussent porteurs d'une de ces figures franches et ouvertes, qui

plaisent au premier coup d'œil, et qui inspirent la confiance. Je leur conterai mes aventures, disais-je en moi-même; elles les amuseront. Mes regrets sincères les toucheront; ma jeunesse, ma jolie petite mine leur plairont, et ils me secourront. Mais non, reprenais-je l'instant d'après; la misère d'un inconnu n'inspire qu'une compassion froide et passagère; ceux qui logent au-dessus de moi, croiront faire assez en me donnant quelque monnaie d'un air dédaigneux qui m'humiliera, puis ils me tourneront le dos, en me priant de vouloir bien continuer mon voyage à pied.

Pendant ce soliloque, la voiture s'arrêta pour la sixième ou septième fois, et je rentrai mes jambes, comme je n'avais pas manqué de le faire aux postes précédentes. La portière

s'ouvre, on descend de voiture; on demande en assez mauvais français si on trouvera de quoi dîner. « Oui, My-« lord, et comme un prince, répond je « ne sais qui, d'un ton mielleux et « obligeant. » Diable, fis-je à part moi, je suis avec un Mylord, et un Mylord qui va dîner comme un prince! j'ai assez mal soupé hier, je n'ai pas déjeuné aujourd'hui, et je ne dînerais pas! cela serait dur. Mais pour dîner il faut de l'argent; pour se procurer de l'argent il faut travailler, ou avoir travaillé, ou tenir des économies de ses parens le privilége de tout exiger des autres, et de ne rien faire pour eux. Mais je ne connais ni mon père, ni ma mère; je ne sais s'ils sont morts ou vivans, riches ou gueux; je n'ai jamais travaillé, et je ne sais rien faire, et cependant il faut que je dîne, si je m'en rapporte à mon estomac. Voyons

donc s'il me sera impossible de profiter du superflu de la table du mylord, comme j'ai profité du superflu de sa voiture.

Je lève avec ma tête le couvercle et le coussin ; je regarde, et je vois tous les gens de l'auberge très-sérieusement occupés autour de cinq à six fourneaux, et remuant des casseroles, dont s'exhalait une odeur qui doublait mon appétit. Je descends, j'entre effrontément, et je demande d'un ton de laquais, c'est-à-dire, d'un ton très-impudent et très-haut, à quel numéro on a logé mylord. Au numéro trois, me répond monsieur le chef sans tourner seulement la tête, de peur que sa sauce ne tournât. Je prends une serviette qui se trouve sous ma main ; je la place sur mon bras, à peu près comme mademoiselle Suson la portait derrière monsieur Bridault

aux jours de gala ; je monte l'escalier en deux sauts, j'ouvre la porte du numéro trois, et je me plante derrière mylord, droit comme un pieux, et ferme comme un roc. Une petite fille à peu près de mon âge, était assise vis-à-vis de lui ; elle m'aperçoit, et part d'un éclat de rire. Mylord se retourne, me regarde gravement, achève une tranche de *roast-beef*, et me dit : « Paitit gâçon, mounte-moi le *plum-pudding*, et dis à madame le Taverne, d'apprêter à *bowl of punch*. » Je pars, je vole, et j'exécute les ordres de Mylord. L'hôtesse me rit au nez à son tour, me charge d'un ragoût qui m'était inconnu, mais que je jugeai excellent ; et pendant que je remontais, elle disait à ses gens : Il faut avouer que ces Anglais ont des fantaisies bien bizarres. A-t-on jamais accoutré un jockei de cette manière ?

Mylord goûte le *plum-pudding*, y revient, y retourne encore, et la petite Miss, qui ne mangeait plus, ne cessait de me regarder, et riait de tout son cœur. « Finissez, Miss, lui disait « Mylord, sans perdre un coup de « dent. Vous riez comme un Fran- « çaise. Le rire excessif, » annonce « le frivolité, une faible entende- « ment, et c'est le marque sûr d'un « cerveau vide ou évaporé. Un pen- « seur, un philosophe, un Anglais, « ne jamais rire; » et Miss n'en riait que plus fort.

Je ne savais à quoi attribuer cet accès de gaieté; j'éprouvais un mouvement d'inquiétude et d'impatience, lorsqu'une glace me mit dans la confidence. C'étaient ma tête tondue, ma chienne de calotte, et mon accoutrement original qui faisaient rire à mes dépens, et dont je finis par rire moi-

même. Mylord, qui ne riait jamais, et qui était avare de ses paroles, me fit signe de desservir, et pendant que je descendais, il disait à sa fille : « Cette « madame le Taverne n'avoir pas *the* « *common cense*. Dégrader ce paitit « gâçon, en habillant lui comme un « moine : c'est *ridiculous*. — Voilà « votre punch, me dit l'hôtesse quand « j'entrai dans la cuisine. Vous dînez « sans doute, mon petit ami ? — Et « copieusement, Madame, lui répon- « dis-je. — Servez votre maître, reprit- « elle, et je vous traiterai en ami. » Je ne me le fais pas dire deux fois : je mets le *bowl* devant Mylord, et je vais m'asseoir à table d'hôte. Je bois et je mange comme quelqu'un qui ne sait pas s'il trouvera à souper ; et pendant que l'hôtesse a les talons tournés, je saute dans la voiture, et je rentre dans mon coffre. J'ignorais sur quelle route

j'étais, dans quelle ville je me trouvais, si Mylord en partirait après avoir vidé son *bowl*, s'il y passerait la journée, le lendemain; mais j'avais dîné, j'étais bien aise d'éviter les explications; j'avais passé une très-mauvaise nuit, j'avais besoin de repos, et je m'endormis.

Lorsque je me réveillai, le soleil était allé éclairer les antipodes, ou nous avions fait un demi-tour sur nous-mêmes, selon que le lecteur sera cartésien, ou ticho-brahéien : la voiture allait grand train, malgré la loi de la gravitation, et je me sentais frais, gaillard et dispos. Je m'aperçus que nos idées dépendent en effet de notre digestion, et mon imagination du soir était couleur de rose, comparée à mon imagination du matin; les frayeurs qui m'avaient offusqué le cerveau étaient évanouies; Mylord

me paraissait un assez bon diable, à quelques singularités près, et je résolus de pousser l'aventure à sa fin.

On arrête à la porte d'une ville; le postillon appelle le portier, tempête, jure, fait claquer son fouet de manière à réveiller un sourd, et le portier n'arrivait pas. « *Goddam*, dit enfin « Mylord, cette portier d'Amiens, « il me joue toujours cette tour. » Diable, dis-je en moi-même, me voici à Amiens, dont les habitans se laissent prendre avec des noix, et doivent être faits comme des écureuils, à ce qu'assure monsieur Bridault; nous allons voir cela. Le portier ouvre enfin. « Voilà un guinée, « mon hami, lui dit Mylord d'un « ton tragi-comique; mais happrenez « qu'on ne fait pas attender un gen- « tilhomme anglais. » Leportier se confond en excuses, en complimens;

il ne prévoyait pas qu'il dût passer un Anglais; il ne se serait pas couché s'il eût attendu un Anglais, etc. etc. etc. et pendant que ce bavard se remet au lit, nous arrivons à l'auberge. Je sors lestement par mon trou, j'ouvre la portière, je présente la main à Mylord, qui me fixe à la lumière de plusieurs flambeaux, et dit : Ah! ah! Oh! oh! continua sa fille. Hi! hi! firent les gens de la maison. Je ne me déconcerte point; je prends le sac de nuit d'une main, un flambeau de l'autre, et je marche en avant, en criant : « Place, place à Mylord; le plus bel « appartement à Mylord; un excellent souper à Mylord, et qu'on « serve à la minute; Mylord n'est pas « fait pour attendre comme un Fran- « çais. » Ah! ah! répétait Mylord en me suivant : le drôle de petit corps, reprenait sa fille en riant, et la vale-

taille de l'hôtel fermait la marche, en riant plus haut qu'elle de ma tournure séraphique. Mylord s'arrête au milieu des degrés, se tourne vers eux, et leur dit gravement : « Pourquoi « vous moquez ce paitit gâçon? qu'im- « porte qu'un habit il soit fait d'un « façon ou d'un autre ? c'ette le « homme qu'il faut voir, et non son « couverture. L'entourage il n'est « quelque chose que quand l'individu « il n'est rien. Qu'on me cherche une « fripier-tailleur, et qu'on se taise. » Ah! ah! dis-je tout bas à mon tour, voilà qui s'annonce bien.

Nous entrons dans une chambre assez propre. Je demande à Mylord s'il veut se mettre à son aise ; et, sans attendre sa réponse, je tire du sac de nuit son bonnet de coton blanc, son manteau de lit d'indienne piquée, ses pantoufles de maroquin vert, et sa

boîte à tabac. J'enlève sa perruque noire coupée, je le débarrasse de son habit marron, de sa veste écarlate galonnée en or, et je l'affuble de son accoutrement du soir; je lui présente un fauteuil, dans lequel il s'enfonce sans me dire autre chose que son ah! ah! qu'il répète à chaque tour que je fais dans la chambre, en me regardant d'un air admiratif. Il me présente ses pieds, qu'il ne pouvait déchausser lui-même, parce que son ventre décrivait une demi-courbe qui commençait à la clavicule, et qui se terminait sur ses genoux. Je relève délicatement deux ou trois pelotes de graisse qui retombaient agréablement sur sa boucle, et ses pieds passent de ses souliers dans ses pantoufles.

« C'est fort bien, me dit enfin My-
« lord. Apprenez-moi maintenant
« pourquoi je trouve vous pâtout, et

« quel diable vous porte d'un endroit « à un autre ? » C'est où je l'attendais : je lui contai mon histoire, et je n'en oubliai pas la moindre circonstance. Mylord s'était expliqué sur le rire et les rieurs, et de temps en temps il se mordait les lèvres pour ne rien perdre de son grand sérieux ; mais ses efforts furent vains, et la nature l'emporta sur la morgue. Les muscles de son visage commencèrent à jouer, son ventre sautait de son menton sur ses cuisses, et de ses cuisses à son menton ; ses deux mains appuyées sur les bras de son fauteuil soutenaient à peine son corps, qu'agitaient des mouvemens convulsifs. Une toux violente le saisit, il devint violet en un instant, et sa fille, en riant de plus belle, se hâta de lui ôter sa cravatte, pendant que je lui frappais sur le dos.

Le ventre de Mylord reprenait son assiette ordinaire, les muscles de son visage reprenaient leur immobilité, et son sang commençait à circuler librement, lorsqu'un homme entra portant un gros paquet dans lequel étaient des habits de toutes les tailles et de toutes les façons. « Habillez ce petit gâçon, monsieur le maître, » lui dit Mylord; et il se tourna vers la cheminée, alluma sa pipe, et ne se mêla plus de ce qui se passait derrière lui. Je visite exactement tout ce que renfermait la serpillière, et je m'arrête modestement à une veste bleu-de-ciel, galonnée en argent sur toutes les tailles, un petit gilet couleur de rose, et une culotte de casimir serin; je trouve dans le fond du paquet une demi-douzaine de mouchoirs de percale, et je les destine à remplacer ma calotte et à me tenir lieu de cravattes. Je passe dans

une chambre voisine, et je rentre cinq minutes après, équipé de manière à faire honneur à la générosité de Mylord. « Ah ! qu'il est bien, mon papa, s'écrie la petite Miss; voyez donc quelle jolie figure ! » Mylord sonne sans me regarder, et l'hôtesse entre. « Madame, « lui dit-il, payez monsieur le maître, « et faites monter toutes vos gens. » A l'instant l'appartement s'emplit de marmitons, de garçons servans, de garçons d'écurie, et de ces filles qui prient les voyageurs de ne pas les oublier, parce qu'elles leur ont couvert un lit et découvert autre chose. « Apprenez, leur dit Mylord, que ce « pâtit gâçon il est à moi, et qu'on « ne mocque pas quelqu'un qui appar- « tient à un gentilhomme anglais. » Je sautai de joie; Mylord s'en aperçut du coin de l'œil et n'en parut pas fâché, et fit un signe de la main,

d'après lequel chacun se retira sans rire, et sans souffler le mot.

Je commençai aussitôt à remplir mes fonctions. Je mis le couvert, je montai le souper, et je servis Mylord avec intelligence et exactitude. Il ne faisait que tordre et avaler, et son assiette disparaissait en un clin d'œil; il aimait à boire, et son verre n'était pas plutôt vide que je l'avais rempli; il avait demandé du *punch* à dîner; de mon autorité privée je lui en montai un *bowl* au dessert, et je l'accompagnai d'une gazette anglaise que j'avais trouvée sur le comptoir de l'hôtesse. Ce dernier trait l'enchanta, et il me marqua sa satisfaction par un signe de tête. Je descendis à la cuisine, où on me servit à mon tour, avec des marques de considération qui me flattèrent infiniment; et lorsque je me sentis en état d'attendre le déjeûner, on me con-

duisit à un excellent lit, dans lequel je m'étendis avec délices, en bénissant ma destinée.

CHAPITRE VI.

J'arrive à Paris.

On ne passe pas d'un état désespéré à une condition supportable, sans éprouver des sensations inconnues, séduisantes, chimériques peut-être, mais auxquelles l'imagination se livre avec complaisance, et qu'elle embellit des traits de la vérité. Le bonheur n'est plus un être de raison; on le voit, on le touche, on s'en pénètre, et si l'on se rappelle la crise qui a précédé ces momens d'ivresse, c'est pour sentir plus parfaitement sa félicité présente. Un amant désespéré de l'infidélité d'une maîtrese adorée, et qui tient la preuve certaine de sa constance; l'ambitieux aux joues cavées, au teint

have, qui reçoit un brevet qu'on disait envoyé à quelqu'un qui le méritait mieux que lui; un avare qui croit son trésor perdu avec sa maison que dévore une incendie, et qui s'échappe à travers les flammes sa cassette sous le bras; le marin qui surmonte la violence des vagues qui viennent d'engloutir son vaisseau, et qui brave du rivage leur impuissance et leur fureur; l'innocent justifié au pied de l'échafaud; ceux-là auront une idée nette et précise de ce qui se passait en moi. Ma chambre, mon lit, mes habits, Mylord, sa fille, leur voiture, le présent, l'avenir, tout se peignait en beau à mon œil satisfait; un monde nouveau venait d'éclore pour moi; je me laissais aller au charme qui m'entraînait; je me sentais bercé par la main du plaisir. Cependant je ne dormis point; je ne pensai point à dor-

mir, je faisais mieux, je jouissais, et cette nuit fut la plus douce que j'aie passé de ma vie.

Cinq heures venaient de sonner, et le plus profond silence régnait encore dans l'hôtel. Mylord n'est pas fait pour attendre, me dis-je aussitôt; Mylord n'attendra pas. Je me lève, je prends mes habits pièce à pièce; je les regarde, je les étends sur mon lit, sur des chaises; je les regarde encore, je les touche, je leur souris, je leur parle. Quelle richesse, quelle élégance, disais-je en m'habillant, et tout cela est à moi! je me considérais dans une glace, et je remarquais avec satisfaction que ma figure ne faisait pas de tort à mon ajustement; Miss a raison, m'écriai-je, en finissant ma toilette, je suis vraiment joli garçon.

Je descendis à la porte de Mylord, j'écoutai et je n'entendis rien. Restons

ici, me dis-je alors, soyons immobile, et que Mylord en ouvrant les yeux jouisse de ses bienfaits et de ma reconnaissance. Un moment après j'entendis tousser; on crache, on se mouche, on sonne, et la porte s'ouvre aussitôt : « Je suis content, me dit Mylord; « demandez les chevaux, et faites « mounter lé thé. » Tout dormait encore dans l'hôtel. Je vais, je viens, j'appelle, et pendant que les gens de la maison bâillent en se frottant les yeux, j'allume un grand feu, je le charge d'un trépied et d'une casserole pleine d'eau, et je cours à la poste. Une voiture attendait; les chevaux allaient être mis : c'est pour Mylord, criai-je de cinquante pas, vite des chevaux à Mylord; et au nom de Mylord le postillon part au grand trot, me suit et laisse là ses voyageurs, qui ne concevaient pas qu'on préférât un An-

glais à des gens comme il faut, et qui paient leur guide à dix sols par poste. Je rentre dans la cuisine, je presse la fille; le thé est prêt, je le place devant Mylord, je lui annonce que sa voiture l'attend, et j'ai grand soin de m'essuyer le visage, pour qu'il n'ignorât pas que j'avais couru. Miss paraît, me sourit d'un petit air plein de grâces; on prend le thé, on demande la carte, on paie, et on descend.

Je n'avais guères que onze ans; il n'y avait pas d'apparence que je pusse conduire un cheval et supporter la fatigue de la course; d'ailleurs je n'avais ni la culotte de peau de daim, ni le tapabord de velours noir, ni surtout les bottes à l'anglaise; et le jockei de Mylord ne pouvait monter à cheval sans le costume le plus exact : ainsi il fut décidé que j'irais d'Amiens à Paris dans l'intérieur de sa voiture.

Mylord occupait le fond de la berline, ses jambes étendues sur le coussin de devant; Miss était à côté de lui, et j'étais vis-à-vis d'elle. Nos yeux se rencontraient presque sans interruption; les siens étaient beaux, j'avais du plaisir à les voir; ses genoux touchaient les miens, et j'y trouvais encore du plaisir; elle m'adressait quelques mots, et sa voix flattait mon oreille; elle me parlait avec bonté, et cela m'allait au cœur.

Mylord voulait faire une Anglaise de sa fille, c'est-à-dire, qu'il essayait de lui persuader que le peuple anglais est le premier peuple de l'univers, et que les autres ne sont que des barbares tout au plus dignes de l'admirer et de le servir. Mylord était silencieux par système et par habitude; mais il ne tarissait pas quand il trouvait l'occasion de médire de la France,

et même de la calomnier. Il commença la conversation par une sortie violente contre les Français ; et pour que je ne perdisse rien de son immense érudition, il eut la complaisance de nous déchirer dans notre propre langue. Il parlait français comme un maître ès-arts parle grec ; sa fille, qui le parlait très-bien, riait de ses balourdises, et le reprenait quelquefois. Mylord s'ennuya d'être repris, se fâcha, prétendit avoir parlé et prononcé à merveille ; Miss prétendit le contraire, tira un livre de sa poche, chercha le mot qui était l'objet de la contestation, le trouva, et me dit de juger. Je sentis pour la première fois qu'il peut être utile de savoir lire ; je rougis, je ne répondis rien, et je crus voir dans un regard de Miss, le regret qu'elle avait de m'avoir humilié.

Nous arrivâmes à Chantilli. Tout était plein dans l'auberge où nous descendîmes ; il ne fut pas possible de donner une chambre à Mylord. Mais on lui dit qu'on allait servir un Monsieur qui était seul, qui paraissait très-honnête, et qui serait sans doute flatté de dîner avec lui. « Jé lé crois « bien, parbleu, reprit Mylord : paitit « gâçon, faites mon compliment à « cé Monsieur, et dites à lui que My- « lord Tillmouth, et miss Juliette « sa fille, ils se proposent de dîner « avec lui. » Le Monsieur m'écouta d'un air très-affable, n'eut pas l'air de s'apercevoir que le compliment pouvait être plus poli, et me répondit qu'il serait enchanté de pouvoir faire quelque chose qui fût agréable à Mylord. « Jé lé crois bien, parbleu, » répéta mon Anglais, lorsque je lui rapportai la réponse du Monsieur, et

il entra dans sa chambre. Le Français s'avança quelques pas au-devant de lui, le salua respectueusement, présenta la main à sa fille, et lui offrit un siége. Mylord répondit à tout cela : « C'ette fort bien, ne vous dérange « pas. » Miss ajouta : « Nous sommes « très-flattés, Monsieur, que le hasard « nous procure le plaisir de vous con- « naître. — C'est assez, c'est assez, in- « terrompit Mylord. Dînons, car j'ai « une grande appétite, et je suis pres- « sé de partir. » Miss rougit, le Monsieur se mit à table.

Ce Monsieur était un homme de trente-cinq ans, qui avait cette noble aisance, cette politesse franche et gaie qui plaisent au premier abord. Aussi je m'aperçus qu'il plaisait à Miss, autant qu'il paraissait charmé lui-même de ses grâces enfantines, et de la justesse de son esprit. Pour Mylord, plus

Monsieur était aimable, et plus il fronçait le sourcil.

La conversation s'engagea à la fin. Mylord écrivait régulièrement tous les soirs ce qu'il avait fait et dit dans la journée. Je trouvai quelques années après ce dialogue dans ses papiers, et le voici tel que je l'ai traduit :

« Mylord paraît avoir de l'humeur? « — Cela se peut. — Aurai-je le mal- « heur d'en être la cause? — Non pas « individuellement. — Auriez-vous « la faiblesse de la plupart de vos « compatriotes?..... — Mes compa- « triotes n'ont pas de faiblesses. — « Mais leur aversion pour tout ce « qui est français. ... — Est fondé sur « l'expérience et la raison. — Vous « la partagez donc? — Ne me pressez « pas, je suis franc. — Il est triste que « des hommes faits pour s'estimer « et se chérir, soient éternellement

« dupes d'une prévention..... — Pré-
« vention, dites-vous ? Récapitulons
« les ridicules, les défauts, les vices
« des Français, de leur gouvernement
« et de leur culte, et vous verrez.....
« — Qu'ainsi qu'en Angleterre, tout y
« est mêlé de bien et de mal. — Vous
« osez comparer l'Angleterre..... — Ne
« vous échauffez pas, Mylord. Voyons
« votre récapitulation.

« — Le sol de la France est fertile
« et délicieux ; mais qu'on y est loin
« encore du degré de perfection où
« les Anglais ont porté l'agriculture !
« Le laboureur condamné aux cor-
« vées, écrasé par la taille, la gabelle
« et autres exactions qu'on appelle
« des impôts, déserte vos campagnes,
« ou tombe dans le découragement
« et le désespoir. Il voit périr d'ina-
« nition des enfans à qui il ne peut
« donner que du sel pour toute nour-

« riture; on lui arrache jusqu'à son
« grabat pour satisfaire à la rapacité
« des préposés du prince; et si, dans
« un moment d'une fureur légitime,
« il ose venger sa déplorable famille,
« c'est pour lui seul qu'il existe des
« lois, c'est sur lui seul qu'elles sont
« exécutées; elles n'atteignent jamais
« la puissance, ni la fortune. En An-
« gleterre, on ne connait pas de cor-
« vées; on ignore ces impôts avilis-
« sans qui ne pèsent que sur une classe
« de citoyens. Le voyageur paie les
« réparations des chemins; le noble
« contribue comme le roturier aux
« besoins de l'état; la loi est égale
« pour tous, veille au bien-être de
« tous, et frappe également sur tous,
« sans acception de personnes, de
« rang, ni de richesses. Le Roi est
« son premier sujet. Tout puissant
« pour faire le bien, il ne peut at-

« tenter à la constitution, sans com-
« promettre sa couronne et sa tête.
« Les deux chambres sont les conser-
« vatrices des libertés du peuple; et
« de l'équilibre de ces pouvoirs réu-
« nis, mais distincts, résultent la
« sûreté et la durée de l'empire. En
« France, le prince est absolu, sa
« volonté fait la loi, et ce sont ses
« agens qui l'exécutent. Le peuple
« rampe devant le dernier courtisan,
« qui, après avoir brigué à force de
« soumission et de bassesses un regard
« protecteur du maître, va se venger
« sur ses vassaux des opprobres dont
« il s'est abreuvé à la cour. Nous vi-
« vons tous dans nos terres, et le
« peuple nous pardonne une aisance
« qui n'est jamais oppressive, qui vi-
« vifie le commerce, qui anime l'in-
« dustrie, et répand partout l'abon-
« dance. — Ce que vous venez de dire,

« Mylord, est très-vrai à certains « égards. Il est en France des abus « cruels, que tôt ou tard on réfor- « mera sans doute, *mais avec ré- « flexion et sagesse, sans précipi- « tation et sans emportement.* Alors, « Mylord, vous aurez des reproches « de moins à nous faire, et du loisir « de plus pour vous apercevoir que « le temps altère tout, change tout; « que le peuple anglais vend aujour- « d'hui ses suffrages; que celui qui a « payé son élection d'une partie de sa « fortune, se vend à son tour à un « ministre ambitieux, qui gouverne « un monarque imbécile, et qui dé- « chire feuille à feuille la charte de « vos priviléges. »

Mylord se mordit les lèvres, et continua ainsi : « La religion influe « plus qu'on ne pense sur le gouver- « nement. Un culte qui ne parle que

« de crimes et d'expiations, qui n'ins-
« pire que des terreurs, qui rétrécit
« l'entendement humain par des pra-
« tiques superstitieuses, ôte enfin à
« l'homme cette énergie qui le pé-
« nètre du sentiment de sa dignité,
« et qui le rend capable de grandes
« choses. Partout les catholiques ro-
« mains sont esclaves, et ils doivent
« l'être. Vous êtes catholiques, et
« vous parlez de réforme! Abjurez
« d'abord cet assemblage étonnant
« d'absurdités et de contradictions.
« Cessez de reconnaître un Dieu des
« miséricordes et un Dieu des ven-
« geances; d'être cruels ou tolérans,
« selon que vos prêtres ont intérêt
« d'épargner le sang ou de le ré-
« pandre. Songez que votre religion
« a dévasté tour à tour les quatre
« parties du monde. Les croisades,
« la destruction de l'espèce humaine

« en Amérique, la proscription des « Maures, le massacre des Vaudois, « la journée de la Saint-Barthélemi, « les dragonnades des Cévennes, les « bûchers de l'inquisition, des états « troublés, ravagés par des papes; « des couronnes données, ôtées et « rendues par eux; la chaire de saint « Pierre elle-même déshonorée par « l'inceste, le viol, la perfidie, l'avarice « et le meurtre, tels sont les abomi- « nables effets du catholicisme. Et « vous êtes catholiques, et vous par- « lez de réforme !

« — Mylord, reprit en souriant le « Monsieur, le temps des orages est « passé; la foudre n'est plus à craindre « quand le ciel est devenu serein. Ces « excès de nos pères étaient les fruits « de l'ignorance. Le fanatisme, le « zèle aveugle, ont disparu avec elle. « La religion n'est plus que ce qu'elle

« doit être, un hochet pour le peuple,
« et rien pour l'homme éclairé. Mais,
« dites-moi à votre tour, Mylord,
« pourquoi dans certains pays on
« s'occupe encore d'affaires de reli-
« gion ? Pourquoi en Angleterre, par
« exemple, il est des sectes qui sont
« à peine tolérées ? Pourquoi le ca-
« tholicisme y redoute-t-il sans cesse
« la malveillance, la haine publique
« et les injustices du gouvernement ?
« Quoi ! un peuple de philosophes est
« encore persécuteur ! Que lui im-
« porte qu'on prie Dieu en latin, ou
« en anglais, ou qu'on ne le prie pas du
« tout ? Dès long-temps on ne devrait
« plus dire un tel est chrétien, juif ou
« mahométan ; on devrait dire sim-
« simplement : un tel est honnête
« homme, ou un tel est un fripon,
« surtout en Angleterre où la raison
« fait des progrès étonnans. » My-

lord allait remercier obligeamment le Monsieur, lorsqu'il ajouta : « Oui, « des progrès étonnans, qui ne vous « empêchent pas d'être exagérés et « injustes envers les Français, qui ce- « pendant ne diffèrent de vous que « par des usages sensés, ou ridicules, « mais à peu près indifférens : le « cœur humain est le même partout.

« Je ne suis pas du tout de cet « avis, répliqua Mylord; et je suis « très-loin d'être satisfait des moyens « faibles et captieux que vous venez « de m'opposer; ils me confirment « dans mon opinion. Passons main- « tenant à des objets moins sérieux, « mais bien dignes de l'attention d'un « observateur : examinons le carac- « tère national. — Ceci me touchera « de plus près, et j'oserai répondre « à Mylord. — Osez, osez. — Vous « le permettez? — Sans doute. —

« Allons, Mylord, que pensez-vous
« du caractère national? — Le Fran-
« çais est vain, léger, inconstant. —
« L'Anglais est orgueilleux, pesant,
« et ne tient à ses habitudes, que
« parce que son imagination indo-
« lente n'a pas la force de désirer
« et de jouir. — Si le Français a
« quelques momens de jouissance,
« ils passent aussi rapidement que
« la sensation qui les a fait naître. —
« Un moment de jouissance fait
« oublier des années de peines. Que
« je plains ceux à qui la nature a
« refusé les moyens de s'étourdir sur
« leurs maux! — Le Français, in-
« considéré, sacrifie tout aux conve-
« nances, jusqu'à la morale. — L'An-
« glais, réfléchi, ne choisit le vice
« que par haine de la vertu. — Le
« Français est esclave de la mode. —
« Et l'Anglais de la prévention. —

« Le Français répond en chantant, « quand on lui parle raison. — L'Anglais croit répondre, parle toujours « et ne prouve rien. — Le Français « passe sa vie aux pieds de ses maîtresses. — Ne doit-on rien à qui « nous rend heureux ? — Mais ses « maîtresses le trompent. — Les Anglais ne le sont-ils jamais ? — L'Anglais trahi se brûle la cervelle. — Le « Français se console. — Vos seigneurs, vos financiers, tout ce qui « veut singer l'opulence et la grandeur entretient des filles, et se « ruine pour elles. — Les lords et « les marchands de Londres nourrissent des chevaux et des coqs, et « se ruinent en paris. Je crois, toutes « réflexions faites, qu'il vaut mieux « se ruiner à la française ; il reste au « moins quelques souvenirs. — Le « Français se fait un jeu de dégrader

« les femmes qui l'avilissent à leur
« tour. — Il y a par-tout des séduc-
« teurs et des femmes sans princi-
« pes. — L'adultère est plus fréquent
« en France qu'en Angleterre. —
« Cela n'est pas prouvé, et ce n'est
« pas la peine de disputer sur le plus
« ou sur le moins. — La dissipation
« dans laquelle vous élevez vos fem-
« mes les conduit à l'oubli de leur
« devoir. — L'abandon auquel vous
« livrez les vôtres, la supériorité que
« vous affectez sur elles, leur rendent
« le devoir insupportable. — Oui,
« nous sommes toujours maîtres de
« nous.... — Nous ne sommes pas si
« dupes. — Et cependant les Anglaises
« sont, après les Asiatiques, les plus
« belle femmes de l'univers. — Mais
« elles sont mélancoliques, sans usage
« du monde ; elles ignorent cette
« gaîté décente qui fait le charme

« de la société. Les Françaises, avec
« des traits moins réguliers, sont plus
« jolies, plaisent davantage, et l'art
« de plaire est préférable à la beauté.
« Soyez de bonne foi, Mylord, que
« concluez-vous de tout ceci ? — Ma
« foi, pas grand-chose, je l'avoue ;
« mais vous conviendrez au moins que
« nos soldats sont les plus braves de
« l'Europe, et nos généraux les meil-
« leurs tacticiens. — Cela se peut,
« Mylord. Cependant vous avez été
« subjugués par tous les peuples qui
« ont voulu vous conquérir. Les Ro-
« mains, les Danois, les Saxons, les
« Normands, vous ont successive-
« ment mis sous le joug. La France
« a été envahie, et n'a jamais passé
« sous une domination étrangère. »
Ici un *Goddam* vint mourir sur les lèvres de Mylord, qui continua ainsi :
« Vous ne nierez pas, je l'espère,

* que les Anglais ne l'emportent infi-
* niment sur leurs voisins dans les arts
* utiles, dans les sciences abstraites,
* et dans la haute littérature. Qui
* travaille l'acier comme nous? —
* Personne. — Qui construit un vais-
* seau comme nous? — Personne. —
* Qui entend la manœuvre comme
* nous? — Personne. — Qui a égalé
* le divin Newton? — Personne. —
* Qui a fait des tragédies comme
* Shakespeare? — Racine, qui réunit
* à plus de connaissance du cœur
* humain, la sagesse du plan, la
* régularité de l'action, et la richesse
* de la poésie. — Racine était nourri
* de la lecture des anciens, et il s'est
* approprié leurs beautés; Shakes-
* peare, né dans la lie du peuple,
* n'eut point de modèles, et son
* génie lui appartient tout entier. —
* Mais Shakespeare est incohérent,

« inégal, souvent trivial et bas, et
« l'un compense l'autre.— Quelqu'un
« a-t-il fait la comédie comme Dri-
« den? — Molière est infiniment au-
« dessus de lui, et Regnard lui est quel-
« quefois préférable. — Avez-vous
« quelque chose à comparer au Spec-
« tateur?— Lisez les Lettres juives.—
« Avez-vous un Fielding? — Nous
« avons au moins un Abbé Prévost.—
« Il n'a pas créé de caractères.— J'en
« suis fâché; mais je ne peux vous
« opposer que lui. — Qui opposerez-
« vous à Junius? Quel publiciste osa
« parler aux rois avec cette noble
« hardiesse dans un stile qui n'ap-
« partient qu'à lui? — Ouvrez le
« Contrat social, et dites-moi quel est
« le plus concis, le plus véritable-
« ment éloquent de Junius, ou de
« Jean-Jacques? — Mais Jean-Jac-
« ques s'est borné à des données géné-

« rales, et Junius a voulu réformer « les abus de son pays. — L'ouvrage « passe avec les circonstances qui « l'ont fait naître; les principes sont « éternels. Laissez de côté la pré- « vention nationale, et dites-moi, « Mylord, où sont vos Fénélon, vos « Labruyère, vos La Fontaine? Où « est votre Encyclopédie? Où est « votre Buffon, qui déroba les secrets « de la nature, en fouillant jusque « dans ses entrailles? Où est votre « Voltaire, dont le vaste génie em- « brasse tout, et qui n'eut d'ennemis « que parce qu'il fût supérieur dans « presque tous les genres? Où est « votre Desault, qui guérit à Paris « des maladies qui sont encore incu- « rables à Londres? Avez-vous inven- « té l'art de fabriquer le papier, et « de faire des horloges à roues? Avez- « vous trouvé l'imprimerie, la bous-

« sole, l'électricité, l'inoculation
« Vous avez profité dans les derniers
« temps des découvertes des Italiens,
« des Allemands, des Chinois et des
« Turcs. Venise, Gênes, Bologne,
« Sienne, Pise, Florence et Pa-
« doue étaient déjà fameuses, que
« vos maisons étaient encore cou-
« vertes en chaume. On brûlait de
« la bougie à Milan, que vous vous
« éclairiez encore avec des morceaux
« de bois sec allumés. Vous ne man-
« giez de la viande que trois fois la
« semaine; on ne trouvait de vin que
« chez vos apothicaires, et vos che-
« mises étaient de serge; votre sol
« aride et inculte était couvert de
« forêts, et vous ne saviez pas vous
« garantir du froid, à l'aide de ces
« cheminées qui ornent aujourd'hui
« les maisons les moins recherchées;
« vos familles s'assemblaient au mi-

« lieu d'une salle enfumée, et s'as-
« séyaient sur des escabelles de bois
« autour d'un foyer rond, dont la
« fumée s'évaporait à travers le pla-
« fond; enfin vous étiez encore des
« barbares, que le luxe, enfant des
« beaux-arts, était déjà introduit dans
« une partie de l'Italie. Votre atmos-
« phère humide et froid vous refuse
« cette imagination créatrice qui
« donne l'immortalité; vous êtes nés
« avec l'esprit de calcul et la patien-
« ce qui perfectionnent; perfection-
« nez, mais rendez justice à vos
« maîtres.

« Il ne vous reste plus, continua le
« Monsieur, qu'à vanter votre ville
« de Londres, la seule dont vous
« puissiez parler. Je conviens que ses
« rues sont larges, bien pavées, que
« l'air y circule librement, que les
« trottoirs garantissent l'humble pié-

« ton de la rapidité des voitures ;
« que la basilique de Saint-Paul est
« la première après Saint-Pierre de
« Rome et Sainte-Sophie de Constan-
« tinople ; que la Tamise est la reine
« du monde ; que les quatre parties
« de l'univers viennent déposer leurs
« tributs jusque sous des ponts, dont
« la hardiesse est digne de la majesté
« du fleuve qui les porte : mais n'ou-
« bliez pas, Mylord, que nous avons
« un Louvre, des Tuileries, des
« Champs-Elysées, cinq cents hôtels
« magnifiques, des bibliothèques, un
« jardin botanique, des peintres, des
« sculpteurs, et que vous n'avez rien
« de tout cela ; souvenez-vous qu'il
« n'est pas délicat de voyager dans
« un pays uniquement pour le déni-
« grer ; que les Anglais ne méritent
« pas notre admiration exclusive ;
« que les Français peuvent être comp-

« tés pour quelque chose; enfin que « le sage trouve partout des objets « dignes de son attention, comme « il trouve partout des choses qui le « blessent, parce que les hommes « de tous les lieux et de tous les temps « ont des qualités et des travers, des « vertus et des vices. » A ces mots le Monsieur se leva, salua Mylord, et sortit.

« Goddam! goddam! goddam! ré- « péta Mylord pendant un quart « d'heure.... Paitite drôle, me dit-il « enfin, demande le carte, et partons. « —Vous ne devez rien, Mylord, dit « un garçon qui entrait pour desservir: « le marquis de Condorcet a payé vo- « tre dîner. —Goddam! dit Mylord, « en se levant et en frappant du pied, « un inconnu, un étranger, un Fran- « çais paie le dîner de Mylord Till- « mouth !.. Voilà dix guinées pou lé

« gâçon ; et si cet impertinente mar-
« quis de Condorcet il repasse jamais
« ici, dites-lui bien que j'ai donné en
« pour boire quatre fois le valeur
« du dîner. » Nous partîmes enfin, et il ne cessa de gronder entre ses dents jusqu'à l'hôtel des Mylords, passage des Petits-Pères, où nous arrivâmes à la nuit.

CHAPITRE VII.

Une journée de Paris.

Le lendemain matin, Mylord me donna ses ordres pour toute l'année. Je devais me lever tous les jours à sept heures, entrer chez lui à huit, donner le coup d'époussette à son juste-au-corps, la couche d'huile chinique à ses escarpins, lui monter à déjeûner, le chausser, lui passer sa cravatte, serrer la boucle de sa perruque, le mettre dans son remise, et m'aller promener jusqu'à quatre heures, que je rentrerais à l'hôtel pour lui servir à dîner, ou pour dîner moi-même s'il lui plaisait de manger ailleurs. J'étais maître de mon temps et de mes actions jusqn'à dix heures

du soir que j'apprêterais ses pantoufles, son bonnet de coton, que je chargerais sa pipe, et que je mettrais les papiers anglais sur sa table de nuit; après quoi, je l'attendrais en dormant sur son ottomane, ou en bâillant aux corneilles, selon que je me sentirais disposé à veiller ou à dormir. Cette manière de répartir le temps me parut aussi agréable que celle du frère Joseph était excédente et ridicule, et je répondis à Mylord qu'il pouvait compter sur mon exactitude.

Il n'est pas de maître qui ne veuille savoir au moins le nom de son domestique, et on me demanda le mien. Je m'étais toujours appelé Jean, en commémoration du père Jean-François. Ce nom ne plut pas à Mylord: il y a des Jean partout, des Jean à la douzaine, des Jean de toutes les

façons; Jean sucre, Jean farine, Jean avant le mariage, pour peu qu'on épouse une brune éveillée; Jean après, pour peu qu'elle ne s'endorme pas; Jean que sa femme envoie à Charenton; Jean que sa femme fait fermier-général; Jean que l'ami de la maison caresse; Jean qu'il rosse; Jean qui pleure d'être Jean, Jean qui s'en moque et qui fait bien, etc. etc. Mylord jugea à propos de me débaptiser, et Miss Juliette prononça qu'à l'avenir je me nommerais Happy. Ce nom me parut un peu extraordinaire, et n'est pourtant que le *felix* des latins, à ce que j'ai su depuis.

Après ces arrangemens préliminaires, Mylord se mit à son secrétaire, pour instruire les lords d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande de son heureuse arrrivée dans la capitale de l'Empire français, et Miss passa dans son cabi-

net de toilette, où je la suivis sur la pointe du pied. Elle s'assit devant son miroir, et se regarda avec complaisance, en chiffonnant un ruban dans ses cheveux: elle était femme, jeune et jolie. J'étais appuyé sur le dos de sa chaise; je la regardais aussi, et son œil noir, sa peau satinée, son bras arrondi, sa main blanchette, fixaient alternativement mon attention. Je n'étais pas entré pour cela; mais j'oubliai ce qui m'amenait dans ce cabinet; je regardais toujours, et je ne bougeais pas. Miss me trouva enfin dans un coin de sa glace; elle me regarda à son tour. Je baissai les yeux, et je rougis sans savoir pourquoi. Je quittai le dos de la chaise; mais mon œil se reporta involontairement sur la glace; Miss me souriait. Je repris insensiblement ma première position, et je crois que je lui souris aussi.

Elle se retouna enfin, et me demanda ce que je voulais. « J'ai reçu les « ordres de Mylord, lui répondis-je, « et je viens prendre les vôtres. Je « n'ai point d'ordres à vous donner, « me dit-elle; mais il me semble que « mon papa a distribué votre journée « de manière à vous laisser plus de « temps qu'il n'en faut pour s'ennuyer, « ou pour faire pis. A quoi passerez-« vous vos loisirs? — Si Miss ne veut « point me donner d'ordres, ajoutai-« je, me refusera-t-elle des avis? » Elle se leva, prit un livre, me le mit dans les mains, me les serra et me dit: « Je sais lire, Happy. » Mylord m'appela, me donna quelques billets à porter dans différens quartiers de Paris, monta en voiture avec sa fille, et ordonna de toucher chez l'ambassadeur de Sa Majesté Britannique.

Je tournais dans mes mains les

billets de Mylord, et je disais : J'aurai le désagrément de me faire lire ces adresses. Ceux à qui je m'adresserai me prendront pour un sot, et il faut que j'en passe par-là. J'ouvrais le livre de Miss, et je disais : Elle l'a lu; il me semble que j'aurais du plaisir à le lire à mon tour; il faut apprendre à lire.

Je descendis à la cuisine, j'examinai tous les visages; je n'en trouvai aucun qui eut un air scientifique. C'étaient des marmitons crasseux et gras, des garçons brusques, étourdis, qui passaient leur vie à ouvrir et fermer des portes, à monter et descendre des plats; le maître de l'hôtel était savant sans doute; mais ses grandes occupations ne lui permettraient pas d'être mon instituteur, et son air important m'ôtait l'envie de le lui proposer.

Un tonneau était planté dans la rue, contre une borne. Dans ce ton-

neau était assise une petite brune de seize à dix-sept ans. Ses cheveux étaient arrêtés par un bavolet qui retombait sur une oreille, son juste était percé au coude, et cependant elle était jolie. La santé brillait sur son visage, la gaîté dans ses yeux, et elle chantait, un œil sur un livret accroché devant elle, et l'autre snr une semelle de drap vert qu'elle attachait à un bas de fil gris. Pourquoi une femme inspire-t-elle toujours plus de confiance qu'un homme? pourquoi aime-t-on mieux lui devoir quelque chose? pourquoi une vieille femme n'est-elle que respectable? pourquoi s'éloigne-t-on d'une femme pour qui on ne sent que du respect? pourquoi trouve-t-on ridicules les vieilles qu'on ne respecte pas? etc. etc. Voilà des questions qu'on peut se faire à onze ans, et qui sont bientôt résolues à

seize. Quoi qu'il en soit, j'abordai la petite ravaudeuse mon chapeau à la main; je la saluai d'un air timide, et je lui dis que j'avais le malheur de ne savoir pas lire, mais que j'avais bonne envie d'apprendre. Elle me prit par la main, en continuant sa chanson; me fit asseoir à côté d'elle, finit son couplet, ouvrit mon livre sur le bord de son tonneau, tira une grosse aiguille de son étui, et me donna ma première leçon, après laquelle je partis pour la rue du Bacq, où elle m'avait dit que s'adressait une des missives de Mylord.

A peine eus-je fait quatre pas, que je perdis beaucoup de l'admiration que j'avais conçue sur parole pour la ville de Paris. Les hommes étaient faits comme à Calais, les femmes mises à peu près de même; les maisons étaient de pierre, les rues étroites et malpro-

pres. Un coup de coude me faisait faire un demi-tour à droite ; un second me remettait où le premier m'avait pris. Le perruquier me blanchissait une manche ; le charbonnier me noircissait l'autre ; le porteur-d'eau jetait dans mes souliers l'excédent de ses seaux ; le petit-maître, qui courait vendre à terre dans son wiski, m'obligeait à me coller contre le mur, et me couvrait de boue en passant ; des femmes, barbouillées de rouge comme des roues de carrosse, décolletées jusqu'à la ceinture, et troussées jusqu'aux genoux, me prenaient par le menton, et me disaient des choses aux quelles je n'entendais rien. Je saluais tout le monde, ainsi que cela se pratique à Calais, et personne ne prenait garde à moi. On allait, on venait, on trottait, on courait, on se heurtait, on se rangeait, et on se cassait la tête

sur le front de celui qui s'était rangé en même temps ; on se passait la main sur le visage, on se demandait excuse et on se remettait à courir. Je ne concevais pas comment toute la France se trouvait à Paris, quelles affaires pressantes faisaient courir tout ce monde à la fois ; mais je jugeai que la première chose à apprendre en arrivant dans cette ville, c'est l'art d'éviter les coureurs tant à pied qu'à cheval. Je n'avançais plus qu'avec précaution, par ménagement pour mon individu, par égard pour la veste galonnée de Mylord, et je disais tout bas : Oh, la sotte ville ! oh, les sottes gens !

J'entrai dans le Palais-Royal, qu'il était permis à la canaille de tous les genres de traverser jusqu'à dix heures du matin. Je fus étourdi de la somptuosité du palais, de la fraîcheur du jardin, de la tournure, de l'élégance,

des grâces des femmes qui commençaient à s'y rendre, de l'air agréable et facile des hommes qui les abordaient, et je me dis : Paris n'est pas tout entier dans les rues, et je pourrais bien m'être trompé. Je sors par la place du Château-d'eau, j'enfile la rue de l'Échelle ; et, sans m'en douter, je me trouve dans les Tuileries. A l'aspect du Louvre, d'un jardin immense, des statues de marbre qui le décorent, je me sentis pénétré d'un sentiment de respect, et je convins que Paris vaut bien Calais. Je sortis par la grille du côté de l'eau, et je vis un des trottoirs du Pont-Royal chargé d'une foule de curieux, qui paraissaient observer quelque phénomène hydraulique. Je m'approchai ; c'était un chien noyé, qui suivait le fil de l'eau, et qu'on attendait au passage. Je leur ris au nez. Un petit Monsieur, en habit de camelot et

en perruque à bourse, un parasol sous un bras, et un chien-lion sous l'autre, me dit que je n'étais qu'un provincial et un impertinent. Je lui répondis qu'il n'était qu'un Parisien et un sot, et j'entrai dans la rue du Bacq. Un Auvergnat, lourd comme un cheval, et vigoureux à l'avenant, gobait des mouches à la porte d'un hôtel, en attendant le moment de porter une lettre ou une malle. Je lui demandai le numéro de la maison où j'avais affaire ; il me l'indiqua, je remis mon paquet au suisse (car vous saurez que pour être digne de garder une porte à Paris, il faut être membre du souverain des Treize-Cantons) ; et je le priai de me dire de quel côté je tournerais pour remettre à leur adresse trois autres paquets de la même importance. Il m'envoya à la Chaussée-d'Antin. Je repassai le Pont-Royal, d'où une vingtaine de femmes regar-

daient un jeune homme qui nageait sur le dos avec une grâce toute particulière, et je demandai mon chemin.

Après avoir marché un grand quart d'heure, je jugeai convenable de reprendre haleine. Je m'amusai à regarder les boutiques qui garnissent le rez-de-chaussée des rues de Paris. Quelques-unes m'étonnèrent par leur variété et leur richesse, et je ne pus m'empêcher de m'écrier : Ah, mon Dieu! les belles boutiques! « Qu'appellez-vous boutiques, me dit un marchand qui était sur sa porte? Apprenez, mon ami, qu'il n'y a plus à Paris ni boutiques ni métiers. On a un *état*, et on tient un *magasin*. En effet, je passai devant des *magasins* de parfumerie qui avaient quatre pieds en carré, et qui renfermaient trois ou quatre savonnettes, une livre ou deux de pommade, et cinq à six paires de gants

piqués. Je laissai derrière moi des *magasins* de modes, où quelques bonnets, à peu-près passés, étaient accrochés aux vitraux pour la forme, et où on avait *emmagasiné* quelques filles telles quelles, qui passaient, par *état*, du *magasin* dans l'arrière-boutique. Je vis des *magasins* de cordonnerie, et je m'apperçus que *l'état* du propriétaire était de raccommoder des savattes; des *magasins* de librairie, contenant cinquante ou soixante bouquins, où on faisait son *état* de compléter des ouvrages dépareillés; enfin, je m'arrêtai devant un véritable *magasin*, où je crus voir les perles d'Orient, les diamans de Golconde, et les mines du Potose. Tout y était éblouissant et recherché. Le nom du *magasinier*, en lettres d'un demi-pied, formées de brillans de la grosseur du pouce, était entouré de rayons éclatans, et garnis-

sait le fond du *magasin*. Un comptoir de bois d'acajou servait de niche à une *magasinière* immobile, dont le crâne était chargé d'aigrettes et d'étoiles, et dont les oreilles s'alongeaient sous le poids de ses girandoles. Hélas! presque tout ce que je voyais était faux; mais je ne m'en doutais pas, et je jouissais. J'étais cloué devant cet amas de richesses idéales; je me rassasiais du plaisir de les [illegible], et je ne m'apercevais pas qu'un homme, deux hommes, vingt, trente, quarante, cinquante hommes s'étaient successivement arrêtés autour de moi, la bouche béante, l'œil fixé au fond du *magasin*, et cherchant à découvrir l'objet de mon imperturbable attention. L'un d'eux, moins patient que les autres, me frappa enfin sur l'épaule, et me dit: « Que « diable remarquez-vous donc là?— « Je ne remarque rien; j'admire tout,

« lui répondis-je. — Voyez, reprit-il,
« ce petit animal, qui nous tient là le
« bec dans l'eau depuis une heure ; »
et pan, il m'alonge un coup de pied
dans le derrière, et je prends ma cour-
se pour esquiver le second. Le coup
m'avait foulé un nerf, et je boitais en
courant. Quatre ou cinq Savoyards se
mirent à courir en boitant ; je trouvai
mauvais qu'on me contrefît ; j'en cor-
gnai deux ou trois et je repartis comme
un trait. Les Savoyards me suivirent,
en criant au voleur. Vingt ou trente
personnes suivirent les Savoyards ; une
escouade d'invalides prit la piste, en
sautillant en mesure sur ses jambes de
bois ; les chiens du quartier aboyaient,
les courtauds de boutique accouraient
à leur porte ; mon cortège grossissait
à vue d'œil ; j'allais toujours ; mais on
me serrait de près : enfin, j'allais être
étrillé, sans être entendu, lorsqu'une

femme qui pissait debout, et qui pétait en pissant, arrêta mes badauds au coin du pavillon d'Hanovre. Ils se moquèrent d'elle; elle leur jeta de la boue au nez, et pendant qu'ils se torchaient le mufle, j'entrai dans la première allée de la Chaussée-d'Antin, en m'écriant: Oh, la sotte ville! oh, les sottes gens!

Une petite femme, vieille comme Hérode, sèche comme une latte, ridée comme une morille, et laide comme les sept péchés capitaux, sortit d'un trou pratiqué sous l'escalier, ou, si on l'aime mieux, de sa loge, et me demanda d'une voix tremblotante ce qui m'échauffait la bile. Je lui contai ma mésaventure: elle y prit beaucoup de part, remit elle-même ma lettre, qui était adressée à la maison attenante, me dit que les deux autres étaient pour la rue de Sève, me souhaita un bon voyage, me consola, m'embrassa,

me cracha sa dernière dent au visage, et se renferma dans son trou.

Je me remis en route. Je marchais lentement sans m'embarrasser de ce qui se passait autour de moi; je me proposais bien de faire comme tant d'autres, qui ont des yeux sans voir, des oreilles sans entendre, et des mains pour mettre dans leur gilet, ou dans le gousset de leur culotte; enfin, j'étais triste, humoriste, épigrammatiste, quand je découvris un dentiste, dont l'arlequin, vrai rapsodiste, et menteur comme un journaliste, haranguait à l'improviste, avec l'audace d'un puriste, des benêts que le ciel assiste.

Je ne pus résister à la tentation. J'avançai, j'écoutai, je baillai, et je levai les épaules, tant j'étais bête encore, pendant que l'auditoire émerveillé riait aux éclats. Je tournai le dos aux tréteaux et aux saltimbanques, et

je m'en fus. Bientôt je m'aperçus que je n'avais plus mon mouchoir. Je retournai, je tâchai de reconnaître les pavés sur lesquels j'avais marché, et je ne vis pas de mouchoir. Je pensai qu'il pouvait être tombé aux pieds de l'*incroyable* arlequin, et je poussai jusque-là. Je demandai si on n'avait pas vu mon mouchoir; on se moqua de moi, et on m'apprit qu'il y a à Paris des gens dont l'*état* est de fouiller dans la poche de leurs voisins. Je me résignai, et je m'en fus tout droit à la rue de Sève, où j'arrivai sans accident. Là se terminaient mes messages, et il était temps, mes jambes ne me soutenaient qu'à peine. Je me demandai pourquoi on s'amusait à bâtir des villes grandes comme des provinces; je me répondis que je n'en savais rien, et je tâchai, clopin, clopant, de regagner l'hôtel des Mylords. Deux hommes pas-

sèrent auprès de moi, à la parisienne, c'est-à-dire, avec l'air très-affairé, sans avoir rien à faire. L'un disait à l'autre: « Il a déterré ce corps à Clamart; « l'autre ajoutait : C'est clair, et il « n'a pas fait grâce du linceul. Le premier reprenait : Ce sont nos chirurgiens qui se font un jeu de violer « les sépultures, sous le prétexte de « guérir les vivans, comme si les vivans avaient quelque chose de commun avec les morts. Si, du moins, « poursuivait le second, on faisait tout « cela dans le silence et l'obscurité de « la nuit, il n'y aurait pas de scandale; mais traverser Paris en plein « jour avec un cadavre sur l'épaule, « c'est braver le public, la police et « ses règlemens.... Et qui sait encore « à qui a appartenu ce corps qu'on « va hacher comme chair à pâté? « Peut-être à l'âme de feu ton père,

« ou à celle de feu le mien ; et tous « d'eux s'écrièrent ensemble, comme « par inspiration : Il faut le faire ar- « rêter au prochain corps-de-garde. » Je regardai derrière moi et je vis en effet un homme qui marchait tranquillement, portant un mort assez proprement enveloppé, dont les extrémités allaient et venaient d'après le mouvement du porteur. Hélas ! dis-je en moi-même, voilà peut-être un malheureux qui sera comme moi le jouet des circonstances et des sots, on l'arrêtera, on l'emprisonnera, on lui fera peut-être pis, pour avoir voulu s'instruire et être utile. Je vais l'avertir ; je le dois, je le veux. Je l'attendis, et je lui conseillai de prendre une autre route : il marchait toujours, et ne me répondait pas. Je le tirai par l'habit, et je répétai mon avis. Il me regarda, et continua sa route. Je le

pris par le bras, je le conjurai de s'épargner de mauvaises affaires; je le pressais dans les termes les plus pathétiques que je pus trouver; il me regardait, me faisait des signes de tête, et allait son train. Tout à coup nous fûmes entourés par des soldats du guet; et un sergent, en frappant le pavé de sa hallebarde, nous arrêta de par le roi. Je dis à monsieur le sergent que je n'étais pas un maraudeur de cimetière, que j'appartenais à mylord Tillmouth, et que je ne connaissais pas l'homme avec lequel on m'arrêtait. Monsieur le sergent répliqua que je le tenais par le bras, que cela indiquait complicité, et que nous irions tous deux au corps-de-garde, jusqu'à plus ample informé. Je n'étais pas le plus fort et je marchai, en disant du fond du cœur: Oh, la sotte ville! oh, les sottes gens!

La porte du corps-de-garde était déjà obstruée par des amateurs qui grillaient de voir un mort, et qui se bouchèrent le nez lorsque nous fûmes à vingt pas d'eux. Le sergent tira aussitôt son mouchoir; ses soldats qui n'en avaient pas, prirent la basque de leur habit, et le factionnaire reçut l'ordre de faire passer de l'autre côté de la rue, de peur de la contagion, précaution qui ne servit qu'à piquer la curiosité et à augmenter le nombre des spectateurs.

L'homme au cadavre déposa son fardeau sur le lit de camp, s'assit à côté, et ne répondit pas aux interrogations de monsieur le sergent, qui m'interrogera à mon tour, et n'en apprit pas d'avantage. Il crut, vu l'urgence du cas, pouvoir déplacer monsieur le commissaire, et lui dépêcha monsieur le caporal, militaire d'un talent dis-

tingué pour enlever des filles, et déménager leur appartement. Monsieur le commissaire parut bientôt en robe et en rabat, suivi d'un clerc en habit noir et en cheveux longs; il se disposa à faire la levée du corps dans les règles, et à verbaliser contre qui il appartiendrait. Monsieur le clerc se frotta préalablement les tempes et le creux de la main avec de l'eau de Cologne faite à Paris, et vida magnifiquement son flacon sur le carreau du corps-de-garde. Puis il prit la plume, et minuta le protocole d'usage; après quoi monsieur le commissaire me demanda mon nom, ma profession, et le lieu de mon domicile. Je satisfis à ces questions, qu'il réitéra au spoliateur de sépultures, qui ne sonna mot, et se mit à rire. « C'est bien le « moment, lui dis-je, en lui donnant « un coup de coude. Voilà une af-

« faire qui prend une jolie tournnre...
« Lesquels, dicta le commissaire à
« son clerc, ont refusé de répondre,
« et ont manqué à la justice, en lui
« riant au nez. » A ces terribles mots, je tremblai d'aussi bon cœur que dans la cour de monsieur Dessein. « Procédons maintenant à la vérification « du cadavre, continua le commissaire : tambour, détachez ce linceul. » Le tambour obéit en faisant la grimace, et le commissaire stupéfait ne trouva qu'un mannequin qu'un peintre de l'académie envoyait à un confrère par un commissionnaire sourd et muet.

Les spectateurs se moquèrent du sergent, de la garde, du commissaire, et de son clerc. Le commissaire se plaignit au sergent de ce qu'il avait compromis la dignité de sa charge; lui reprocha de lui avoir fait apposer

les scellés sur une malle d'argenterie, dans laquelle on ne trouva que des pavés; lui enjoignit d'être plus clairvoyant, à peine d'être cassé; et pendant que le sergent s'excusait et protestait de la pureté de ses intentions, je sortis du corps-de-garde, au bruit des *bravos* et des battemens de mains de la multitude, qui aime autant trouver un innocent qu'un coupable, mais à qui il faut des spectacles, de quelque genre que ce soit.

Il était à peu près six heures du soir, à ce que je vis en traversant le Pont-Neuf, qui n'est pas très-neuf, mais qui sera le Pont-Neuf tant qu'il plaira au temps et à la Seine de le laisser debout. Je ne savais pas trop ce que Mylord penserait de mon absence, ni comment il recevrait mes excuses; je tremblais que Miss ne me soupçonnât d'avoir fait des sottises,

lorsqu'au contraire j'en avais éprouvé de tous les genres. L'affection de Mylord m'était chère, mais celle de Miss me flattait davantage : j'étais déterminé à faire des miracles pour la conserver, et je sentais que je ne me consolerais pas de l'avoir perdue.

J'appris, en rentrant à l'hôtel, que Mylord n'avait pas dîné chez lui ; et je fus fort aise d'être dispensé de satisfaire sa curiosité aux dépens de mon amour-propre. Je mangeai un morceau sous le pouce, et j'attendis la voiture en faisant connaissance avec les gens de la maison. Mylord arriva enfin. Je courus à la portière. Miss sauta dans mes bras, Mylord s'appuya sur mon épaule, et donna sa main à un compatriote à peu près aussi volumineux que lui.

On monta. Mylord demanda du punch et des pipes. J'avançai une pe-

tite table. Mylord s'assit d'un côté, son ami de l'autre ; et nos deux penseurs, séparés seulement par un flambeau, et se regardant gravement, la tête appuyée sur les deux coudes, se soufflèrent mutuellement de la fumée au nez pendant une bonne demi-heure, aux intervalles près, où ils puisèrent dans le bowl de quoi fournir à leur abondante expectoration.

Miss s'était assise sur l'ottomane, et avait l'air de travailler. J'avais l'air de ne penser à rien, et je m'approchai de l'ottomane. Je la sentis derrière moi. Je ne sais quoi me disait de m'asseoir ; je ne sais quoi me le défendait ; j'étais incertain, embarrassé. On me tira doucement, et je me laissai aller. On me demanda à demi-voix ce que j'avais vu de remarquable dans Paris. Je fus tenté de mentir ; je sentis que je ne le pouvais pas : je racontai tout

ce qui m'était arrivé, à l'exception de ma leçon de lecture, sur laquelle je glissai je ne sais pas pourquoi. A chacune de mes catastrophes, Miss répétait : Pauvre Happy! Et le plaisir d'être plaint de Miss me fit oublier les désagrémens de la journée.

CHAPITRE VIII.

L'influence du médecin.

La société de Mylord se bornait à quelques Anglais assez maussades; plus un médecin français, âgé d'environ trente ans, d'une figure pleine et agréable. Une perruque symétriquement peignée, et poudrée à blanc, un habit complet de pékin noir, faisaient ressortir la fraîcheur de son teint; des manchettes de point d'Angleterre tombaient sur sa main potelée, qui caressait un bec de corbin en or, et l'œil s'arrêtait avec complaisance sur un superbe solitaire qu'il portait au petit doigt. Il avait toutes les grâces que peut se permettre un médecin,

sans manquer aux bienséances de son état. Il était aimable, spirituel, enjoué; il savait l'anecdote du jour, parlait de tout, et guérissait quelquefois ses malades en les amusant. Il était couru de la cour et de la ville; il était l'homme qu'il faut nécessairement appeler quand on sait vivre, et qu'on veut mourir décemment et dans les règles.

Il avait reçu un billet de Mylord, et il s'empressait de lui venir rendre ses devoirs. Il le félicita de son retour à Paris, se promit de le guérir de son antipathie nationale, essaya de le faire rire, en lui parlant de l'histoire de trois ou quatre femmes que tout le monde connaît, et qui vont tomber dans l'oubli à force de célébrité. Il trouva Miss grandie, embellie; il baisa la main du petit ange, qui n'en fut pas très-flatté, ni moi non plus.

Après ces préliminaires charmans, il fit un peu le médecin. Il trouva Mylord prodigieusement engraissé, lui répéta pour la dixième fois, que l'air de Londres lui était absolument contraire. Il lui rappela qu'il avait maigri régulièrement à chacun de ses voyages à Paris; que la raréfaction de l'air y raréfiait son cerveau; que ses fibres, ses nerfs, ses muscles, etc. y reprenaient leur élasticité; que l'excessif embonpoint visait directement à l'apoplexie; qu'il ne répondait plus de lui s'il retournait en Angleterre; que l'amour de son pays ne devait pas le faire renoncer à l'amour de lui-même; que la patrie du sage est par-tout; qu'à la vérité les Français sont des fous, mais que leur folie est aimable, et qu'au pis aller il vaut mieux vivre à Paris par raison, qu'aller mourir à Londres par système.

Quel est le malade qui ose contester quelque chose à la Faculté ? On rit de la médecine, on plaisante le médecin, on lui prodigue l'épigramme, le sarsarcasme ; on fait l'esprit fort quand on a des témoins ; le médecin se venge dans le tête-à-tête ; il tranche, il ordonne, il tue ; le malade s'humilie, obéit, et meurt. Mylord écouta le docteur sans emportement ; il se montra même docile et soumis ; mais il éclata, quand celui-ci lui proposa de vendre son bien, de placer ses fonds en France, et de s'y fixer pour jamais. Le Docteur insista ; Mylord se défendit. Il objecta le ridicule dont il se couvrirait aux yeux de ses compatriotes ; il représenta que sa conduite serait en opposition avec ses principes, et qu'un sage ne compose jamais avec son intérêt personnel. Le Docteur lui répliqua que son entêtement, qu'il qua-

lisait de sagesse, le conduirait à la fin déplorable de monsieur Edmond. Mylord demanda ce que c'était que monsieur Edmond. C'est, lui répondit le docteur, un homme opulent, d'une probité sévère, de mœurs austères, d'un esprit éclairé, qui vient de mourir à l'Hôtel-Dieu uniquement pour avoir été trop sage. Cela ne se peut pas reprit Mylord. Voici son histoire, continua le docteur :

Le danger d'être trop sage.

Edmond avait vingt ans; sa figure était de celles qui préviennent d'abord; sa taille était haute et dégagée; la meilleure éducation avait développé le plus heureux naturel, et il joignait à ces agrémens personnels trente mille livres de rente. Edmond, par conséquent, était l'idole de sa petite société. Les mères qui avaient des fils le leur

proposaient pour modèle; celles qui avaient des filles le leur souhaitaient pour mari; et les filles qui jugeaient un mari nécessaire à leur vertu, regardaient Edmond du coin de l'œil. Tout cela était très-naturel.

Edmond, jaloux de plaire à tout le monde, jouissait des éloges qu'on lui prodiguait, et s'efforçait d'en mériter de nouveaux. « C'est en se rendant « maître de soi, disait-il, c'est en subjuguant ses passions, que l'homme, « devenu sage, peut se rendre essentiel. Oh! je vaincrai les miennes; et « si mes talens, ma fortune et mes amis « me font espérer un état brillant, la « fougue de la jeunesse ne sera point « un obstacle à mon avancement. »

Ainsi raisonnait Edmond. Il croyait nécessaire d'anéantir des penchans naturels, de surmonter une passion dont la première étincelle embrasait

son âme. Son cœur, sans objet qui le déterminât, éprouvait le besoin d'aimer; besoin si doux, et qu'il est si doux de satisfaire. « Fatales passions, « dont le feu circule dans mes veines, vos efforts seront inutiles : je « vous vaincrai, sans doute, disait le « pauvre Edmond, car je le désire « sincèrement, et j'y travaillerai de « toutes mes forces. »

La jeunesse est enthousiaste. Edmond, satisfait de lui-même, jouissait des victoires qu'il allait remporter, et il se livrait au délire de son imagination. Il se montrait moins souvent; sa conversation devint plus sérieuse; il fut réservé auprès du sexe; il renonça à ces jeux innocens dont il était l'âme, et qui suffisaient à une société qui savait s'amuser encore sans cartes et sans médire. Edmond, enfin, plus estimé peut-être, était trouvé moins

aimable; et les jeunes filles, qui s'étaient tant plues avec lui, avouèrent avec un soupir, qu'Edmond était un sage, et qu'un sage de vingt ans est un être bien insipide.

Edmond se voyait moins fêté, il en avait du chagrin; mais il tâchait de se suffire à lui-même, et il ne concevait pas par quel contradiction on prêche la sagesse et on fuit les sages.

Edmond parvint à cet âge où il ne suffit plus d'être aimable. La qualité de citoyen impose des devoirs, la considération s'accorde à qui les remplit. Edmond sentait tout cela; il brûlait d'être utile; mais il entrait dans son système de vivre sans ambition. Il voulait mériter la confiance publique; mais il croyait que la solliciter c'est s'avilir. Ses amis avaient du crédit; mais il fallait appuyer leurs démarches, implorer des protecteurs,

employer la brigue, acheter le droit de rendre service à la patrie, obtenir enfin, par des manœuvres sourdes, le prix du mérite, qu'on arrache souvent à l'homme respectable pour le donner au caprice. Edmond aurait rougi de de s'abaisser à de pareils moyens. On lui représentait en vain que l'homme sensé se ploie aux travers de son siècle. Il prétendait que le siècle devait se réformer, comme il travaillait à se réformer lui-même. Qu'arriva-t-il ? Edmond, zélé pour le bien public, capable d'y contribuer par ses talens, vécut inutile et ignoré. Il attendit le moment de se faire connaître; ce moment ne vint pas, et il passa sa vie à chercher pourquoi il faut être inutile au monde quand on veut vivre sans ambition.

Edmond, sans état, était souvent oisif, et l'oisiveté amène l'ennui. Il

n'était plus aimable; il n'avait jamais été prodigue; il lui restait à peine quelques liaisons. Il sentit que l'homme n'est pas né pour vivre seul, et que la femme est sa société naturelle. « Oh ! « disait-il, j'aurai une femme, car ma « religion veut que je multiplie, et j'ai « de grandes dispositions à l'accom- « plissement du précepte. »

Pour bien choisir, il faut voir. Edmond se rapprocha insensiblement du monde qu'il avait fui. Le désir de plaire lui rendit cette affabilité, cet air de gaîté qui lui était naturels; et à mesure qu'il se livrait aux autres, les autres revenaient à lui. Bientôt il fut empressé, tendre même auprès des belles. Comme il était riche et beau, on se sentait disposé à l'aimer, et chacune de ces petites créatures, attribuant son retour à l'effet de ses charmes, lui savait gré de l'effort, et était prête

à l'adorer. Edmond n'avait qu'à jeter le mouchoir.

Il les aurait épousées toutes, tant il était généreux. Un peu de philosophie venait à l'appui de la commisération. Il venait d'éprouver que l'uniformité entraîne toujours l'ennui; et il n'est pas de diversité plus agréable que celle des femmes. Mais les mœurs se soulevaient contre cet affreux système; et Edmond aima mieux s'en tenir à une seule, et s'ennuyer toute sa vie avec elle, que de renoncer au titre sublime de sage. Il trouvait pourtant étrange qu'il fallût prodiguer les preuves du plus tendre amour à quelqu'un pour qui l'on n'en a plus; mais il se résignait, en songeant que la sagesse le veut ainsi.

Edmond ne pouvant avoir sept à huit femmes, voulut au moins en avoir une bonne, c'est-à-dire, en avoir une qui lui convînt. Il examina celles

qui s'offraient à lui avec le flegme de la raison. Celle-ci est belle, disait-il; mais elle est altière : son mari serait son premier valet. Passons à une autre. La taille de celle-là est parfaite; sa gorge paraît formée par l'amour; ses yeux noirs et languissans promettent un cœur tendre; mais elle est bête : la beauté passe promptement; il faut qu'il reste quelque chose à mon épouse. Les soirées sont longues l'hiver; les nuits de l'hymen sont froides. Je parle peu; il me faut une compagne qui parle pour deux : je trouverai cela aisément; mais je veux qu'elle parle bien, et cela n'est pas si commun. Poursuivons.

Cette enfant, trop simple encore pour lire dans son cœur et cacher ses sentimens, a du plaisir à me voir et me regarde sans cesse. Sans le vouloir, sans y penser même, elle est toujours près de moi; dans nos jeux, sa main est sou-

vent dans la mienne. Elle est jolie à quinze ans, et pourra être belle à vingt-cinq. Elle a des talens, de l'ingénuité, et ses saillies annoncent un esprit qui n'a besoin que d'être cultivé. Tout cela est charmant; mais son caractère n'est pas décidé; et sais-je ce qu'il deviendra? Qui m'assurera que cette femme qui m'adore aujourd'hui, ne sera pas demain mon fléau? D'ailleurs, elle aura vingt mille livres de rente, et l'opulence corrompt les mœurs. Passons, passons.

Cette grande femme n'est pas jolie; mais sa figure est agréable; elle n'est pas des mieux faites, et cependant elle a des grâces; elle a de l'esprit, et ne s'en doute pas; elle est mise simplement, mais avec goût; elle est pauvre; oh, tant mieux! tant mieux! elle ne sera pas orgueilleuse; elle m'amusera sans me mépriser, parce que

mon imagination est moins vive que la sienne. Un extérieur décent annonce, dit-on, une âme honnête : elle ne sera pas entourée d'une jeunesse brillante, qui jouirait de ma femme pendant que je m'ennuierais chez moi. Elle me sera unie par le double lien de la reconnaissance et de l'amour. Alexandrine, vous aurez la préférence.

Alexandrine s'aperçut de son triomphe, et son amour-propre en jouit. Il est si doux d'humilier ses compagnes, de renoncer au triste et pénible rôle de vieille fille, de recevoir une existence de l'hymen, d'avoir un mari jeune, beau, bienfait et riche ! Tous les sens y trouvent leur compte. Alexandrine saisissait toute l'étendue de ces avantages, et elle aimait déjà beaucoup l'être charmant à qui elle allait les devoir.

Cependant Alexandrine n'avait pas

vécu vingt-cinq ans sans s'apercevoir qu'elle avait un cœur; et de l'amour à la faiblesse le pas est si glissant! Un petit magistrat, espèce de bel esprit, bien empesé, bien lourd, avait plu, il y avait dix ans au moins, à la faveur de quelques plats madrigaux, qu'Alexandrine trouvait charmans, parce qu'ils faisaient son éloge. L'homme de robe avait fait quelque temps sa cour à une vieille tante, pour approcher de la nièce. Au moyen de quelques tendres complaisances envers la douairière, il avait acquis la familiarité de la jeune personne; et à force de se répéter qu'ils s'aimaient, ils en étaient venus tout simplement à se le prouver.

Cet arrangement fut toujours caché, parce qu'un robin doit être discret et prudent, et on sait que les gens de robe remplissent exactement leurs

devoirs. Alexandrine s'ennuyait quelquefois, et de son amant, et de son air guindé, et de sa robe, et de ses madrigaux. Mais elle sacrifiait à l'habitude, et puis c'était une fille nonchalante, que l'idée d'une nouvelle intrigue effrayait. Elle vivait donc avec son petit robin, sans amour et sans haine, quand le sage Edmond lui offrit son cœur et sa main.

On sent bien que l'habitude ne tint pas contre des offres aussi brillantes. On voulut rompre avec le magistrat; celui-ci prétendit garder sa conquête: il y avait presque prescription. On s'échauffa mutuellement, et on finit par s'apercevoir qu'on n'était pas seuls. On convint d'un rendez-vous pour le soir, parce qu'une rupture de cette importance ne pouvait pas se faire sans explication.

Rien n'échauffe un amour presque

éteint, comme l'infidélité d'une maîtresse. Le robin arrive à l'heure indiquée, plus tendre et plus pressant que jamais. Le désordre de ses sens ne lui permettait pas d'entendre Alexandrine. Elle jugea très-sagement qu'il fallait les calmer pour le rendre attentif.

Edmond croyait qu'il faut aimer sa femme, et il se passionnait pour sa future. Il savait qu'il faut paraître empressé, et il résolut de passer l'après souper avec sa belle. L'obscurité, le silence de la nature prêtent un charme aux discours des amans. Edmond savait cela à merveille, quoiqu'il fût sage. Il frappe à la porte de sa maîtresse; d'abord, mademoiselle est sortie. Edmond veut s'en assurer; on ajoute d'un air indécis que mademoiselle est occupée, qu'elle ne veut voir personne. Edmond croit que la dé-

lense ne peut le regarder; il écarte doucement la suivante, et entre chez Alexandrine. Il ne trouve personne, et marche vers une autre chambre : un soupir se fait entendre. Edmond retourne sur ses pas, tire les rideaux du lit, et voit le magistrat travaillant de tout son cœur à pouvoir écouter ce que la belle aurait à lui dire.

Tout autre qu'un philosophe aurait fait un bruit affreux. Edmond s'en fut paisiblement chez lui, et ne comprenait pas pourquoi, dans une foule de femmes, il est impossible à un sage d'en trouver une qui lui convienne.

Edmond, méprisant le sexe, et croyant le haïr, rompit encore avec le monde, et la retraite l'excéda de nouveau. Que je suis à plaindre! disait-il. Je vois tous les hommes satisfaits, au moins quelquefois; moi seul, je suis toujours malheureux. Plus je

deviens sage, et plus je suis à charge à moi-même. Ah! sans doute, je n'ai point fait encore assez de progrès dans l'étude de la sagesse. Les commencemens sont rebutans en tout genre. La félicité doit être le prix de la perfection; il faut redoubler mes efforts pour devenir parfait.

Pendant ce monologue, un homme aborda notre sage: il lui avait parlé trois fois au plus; il avait besoin de vingt mille francs, et il lui donnait la préférence: que cela était flatteur pour Edmond! Je vais donc être bienfaisant, pensait-il, et ce jour ne sera pas perdu pour la sagesse. La raison lui criait en vain: La bienfaisance est la plus belle vertu de l'humanité; mais l'impudence des hommes est extrême, et l'on demandera toujours à qui ne refuse jamais. Edmond rejette ce conseil, embrasse l'inconnu, et lui dit:

« Je vois que vous êtes vraiment mon « ami, car vous avez recours à moi « dans l'adversité. Je n'ai pas vingt « mille francs ; mais j'ai des contrats : « prenez celui-ci, engagez-le, et que « j'aie une fois en ma vie contribué « au bonheur d'un galant homme. »

Son ami le laissa pénétré du plaisir d'avoir fait une bonne action, et ne concevant pas comment l'homme avide pouvait se le refuser.

Edmond s'ennuyant un jour plus qu'à l'ordinaire, s'avisa d'aller demander à dîner à l'homme aux vingt mille francs : il était sorti ; mais notre philosophe fut reçu par une femme de dix-huit ans, qui joignait à une beauté parfaite tous les attraits des grâces. On l'accueillit comme quelqu'un à qui on a de grandes obligations. Sa figure, sa taille, son air n'échappèrent point à la petite per-

sonne qui le mesura d'un coup d'œil, et le résultat de l'examen fut un surcroît de politesses.

Hortense était sage ; mais elle était tendre. Son mari était vieux, laid, bizarre : il était naturel qu'elle vît Edmond avec plaisir, et de son côté le philosophe trouvait son hôtesse charmante. La conversation s'anima ; une femme peut être spirituelle avec modestie, enjouée sans indécence : Edmond convenait de tout cela, et sa vertu n'était pas alarmée. Vers la fin du repas, il crut apercevoir dans les yeux d'Hortense l'expression de la tendresse, et il se sentit ému. La dame vit son trouble, il fit naître sa confiance, et sans s'interroger sur la nature de ses sentimens, elle se livrait au charme qui l'entraînait. Le même feu embrasait avec rapidité le cœur sensible d'Edmond, et il se disait ;

Pourquoi est-elle la femme de mon ami ?

On quitte la table, et Hortense se jette sur sa chaise longue ; c'est un de ces meubles qu'une femme qui entend ses intérêts a toujours à sa disposition. La coquetterie l'inventa, et la coquette s'en sert à plus d'un usage. C'est de ce poste avantageux qu'Hortense attaquait le sage Edmond. Un bras arrondi soutenait négligemment sa tête, et des regards de flamme allaient se fondre dans le cœur du philosophe ; deux globes, arrondis par l'amour, se laissaient voir en partie, et laissaient soupçonner des charmes plus intéressans encore ; une jambe faite au tour, et qu'on ne pensait plus à cacher, l'abandon de la volupté, tout contribuait à perdre Edmond, et la tête lui tourna tout-à-fait. Il tombe aux genoux d'Hortense ; il se tait,

mais elle entend. Le silence est le plus doux langage des cœurs qui sympatisent, ils jouissent dans le recueillement.

Le philosophe devint plus entreprenant ; Hortense se montrait plus facile. Elle ne combattait plus que pour mettre un prix à sa défaite. Déjà cet aimable couple épuisait ces tendres caresses, délicieux précurseurs du plaisir, plus doux peut-être que le plaisir même..... Tout à coup Edmond se souvient qu'il a fait vœu d'être sage. Frémir du danger où il est exposé, se dégager des bras d'Hortense, et fuir, est l'ouvrage d'une seconde. Hortense restée seule, pleura, et cela devait être ainsi : il est si dur pour une femme qui pense d'oublier sa vertu, et de l'oublier en pure perte !

Edmond en s'en allant s'applaudissait de sa victoire, et ne concevait

pas qu'on pût faire son ami cocu. Plein de désirs et d'amour, occupé de l'image séduisante d'Hortense, il marchait tristement, la tête baissée : on l'arrête, il se retourne. Une inconnue, dans sa première jeunesse, moins belle qu'Hortense, mais plus piquante, qu'une gaîté folâtre animait, qui semblait n'exister que pour le plaisir, attaqua le pauvre Edmond dans tous ses sens. Il était déjà plus qu'à demi vaincu, il fut aisé d'achever sa défaite. La sagesse a ses bornes, et les forces du philosophe étaient à bout : Flore l'enchante, le persuade, l'entraîne ; il est introduit dans le temple de l'Amour.

La déesse du lieu en fit parfaitement les honneurs. Le scrupule, une fois vaincu, est bientôt méprisé. Edmond passa plusieurs heures dans l'ivresse du plaisir ; enfin il revint à

lui, rougissant de sa faiblesse. Un instant avait ruiné sa vertu, confondu sa philosophie. Il sortit en gémissant de ce lieu de débauche, et se demandant comment un sage qui a résisté à une femme adorable et décente, cède aux séductions d'une catin.

Edmond fut reçu chez lui par un homme qui lui présenta humblement quelques papiers. Il est tout simple que l'homme aux vingt mille francs ne s'était pas borné à un premier emprunt. On se doute bien que d'autres amis, aussi solides, avaient souvent procuré à Edmond la satisfaction d'être bienfaisant. Il était trop délicat pour avoir pris des sûretés; il avait affaire à des amis : d'ailleurs, aurait-il souffert que son nom fût cité au barreau pour des affaires d'intérêt? il faisait profession du plus parfait désintéressement.

Son amour pour l'étude ne lui avait pas permis d'administrer son bien ; à peine connaissait-il sa fortune.

Cependant ses bons amis avaient emprunté les deux tiers de ce bien. Une mauvaise administration, la friponnerie de ses domestiques, des marchands, des ouvriers, avaient absorbé l'autre tiers. Edmond ne se soutenait plus que par son crédit, et il ne s'en doutait pas. Le bruit de sa sagesse prodigieuse se répandit partout. Tout le monde, excepté lui, savait qu'il était ruiné.

Comme on est convenu qu'il est inutile d'avoir des égards pour un homme ruiné, des gens qui avaient profité de ses dépouilles, et à qui il était redevable de modiques sommes, lui députèrent l'homme dont il est parlé ci-dessus. Cet homme était un huissier, et ses papiers des exploits.

Edmont reçut la nouvelle de sa ruine avec une résignation stoïque: « Voilà, s'écria-t-il, le moment où je « recueillerai le fruit de mes travaux: « c'est dans l'adversité que brille particulièrement un sage. » L'huissier, qui n'entendait rien à ce galimathias, le supplia de lui compter huit mille sept cent soixante-quatre livres six sous trois deniers. « Mon ami, lui dit « Edmond, j'ai confié mon bien aux « malheureux qui en ont eu besoin, et « je ne ferais pas attendre mes créanciers après des sommes légitimement « dues, s'il dépendait de moi de les « payer. — En vertu donc, reprit l'huissier, d'un petit mot de sentence, « dont voilà la signification, vous vou- « drez bien me suivre. » Edmond fut étonné un moment; mais la sagesse rentrant bientôt dans ses droits, il quitta sans le plus léger serrement

de cœur ses dieux domestiques, et il disait en suivant l'honnête huissier : « Qu'il est beau de souffrir pour « la vertu ; mais qu'il est singulier que « la vertu me conduise en prison. »

Après avoir souffert huit jours de la meilleure grâce du monde, Edmond sentit que la liberté est le premier des biens, et il regretta de l'avoir perdue. Quelle faiblesse pour un sage ! Il la combattit vingt-quatre heures, et céda enfin malgré lui à l'évidence et à la nature.

Il se donna la peine de chercher les noms de ses bon amis, qui lui devaient des sommes considérables ; il s'abaissa à leur écrire, non pas en suppliant, il écrivit en homme qui redemande son bien, et qui croit assez à la probité pour être persuadé qu'on le lui rendra à sa première réquisition. Les plus honnêtes lui

firent dire qu'ils y penseraient; d'autres qu'ils ne savaient de quoi il était question, et le plus grand nombre ne lui fit rien dire du tout.

Alors la vertu d'Edmond s'aigrit considérablement; il fit venir un procureur, et le mit au fait de ses affaires. « Votre cause est excellente, lui dit le « procureur; donnez-moi vos billets. « — Hélas! répondit Edmond, je n'en « ai pas; mais il est sûr que j'ai prêté « environ quatre cent mille francs « à mes amis. — Votre affaire est « *imperdable*, reprit le procureur: « donnez-moi de l'argent, car les « préliminaires d'un procès coûtent « beaucoup. — Eh! je n'ai plus rien, « répliqua le malheureux Edmond. « — En ce cas, s'écria le procureur, « votre cause ne vaut pas le diable; » et il s'en fut.

Edmond ne se dissimula plus l'hor-

reur de sa situation, et l'adversité lui parut d'autant plus dure, qu'il y était peu accoutumé. Il faisait à ce sujet des réflexions très-bonnes, mais très-tardives, quand il ressentit les premières atteintes d'un mal dont jusqu'alors il n'avait connu que le nom. Il se souvint de Flore, et s'écria dans l'amertume de son âme: « Ah! cet ami qui m'abandonne...., cet ami si peu digne de ma délicatesse..., si je l'avais fait cocu, je ne pleurerais du moins que ma liberté! O Providence, que tes voies sont cachées! Toutes les vertus me sont funestes, et la vérole est le prix de ma chasteté. »

Cependant le mal faisait des progrès rapides; et on envoya à Edmond le chirurgien chargé de rendre la santé aux prisonniers. Celui-ci, ainsi que beaucoup de ses confrères, avait la méthode de leur prodiguer des re-

mèdes qui ne coûtent rien, qui ne valent rien, et au moyen desquels le malade guérissait s'il pouvait.

Ainsi, la vérole d'Edmond allait son train, en dépit du carabin, qui faisait semblant de vouloir l'extirper. Ses créanciers craignirent qu'on ne les obligeât à le traiter selon les lois de l'humanité, ce qui eût ajouté aux frais de détention. Ils relâchèrent leur prisonnier, qui ne concevait pas qu'il pût résulter un bien de la vérole.

Edmond avait trop d'amour-propre pour habiter une ville qui avait vu son opulence, sa sagesse, son désastre et sa vérole. Il se traîna à un bourg éloigné de quelques lieues, et célèbre par son hôpital. Edmond ignorait qu'il y eût là un hôpital; mais celui-ci se présenta à propos, et notre sage y entra.

Le chirurgien-major, voyant une

maladie compliquée qui pouvait lui faire honneur, reçût le malade avec plaisir, lui donna tous ses soins, et le guérit radicalement. Il ne lui en coûta que cinq ou six dents.

Edmond sortit de l'hôpital très-sain de corps, et très-malade d'esprit. Il ne prévoyait qu'une continuité d'infortune dont la perspective l'accablait. Il faisait des réflexions amères sur l'insuffisance de la sagesse, et il gémissait sur les maux qui dévorent notre malheureuse espèce.

Edmond était vêtu proprement, et c'est tout ce qui lui restait de sa splendeur passée. Il vendit son habit, qui ne lui donnait pas à dîner, et il prit tristement le chemin de Paris. Arrivé dans cette ville, il se fit annoncer chez ses protecteurs. Mais il avait autrefois refusé leurs bons offices, et on l'avait oublié. Il était devenu pauvre, et il

n'inspirait plus le moindre intérêt. On ne lui montra qu'une compassion froide et insultante, qui l'irrita tout-à-fait contre la sagesse, et il commença à maudire tout de bon la manie qu'il avait eue d'être sage.

La misère, le chagrin, l'inquiétude enflammèrent enfin le sang d'Edmond, et on le porta à l'Hôtel-Dieu avec une fièvre violente. On le coucha entre un goutteux et un hydropique. Le goutteux l'empêchait de dormir, l'hydropique l'infectait, et en deux jours il fut à toute extrémité. Une religieuse charitable, attentive aux progrès du mal, jugea qu'il était temps d'appeler un confesseur. Celui qu'on donna à Edmond était, à ses préjugés près, un homme assez raisonnable.

Il écouta patiemment le philosophe, qui fut long, diffus, et se répéta souvent, comme font les malheu-

reux; enfin, il lui dit : « L'homme rai-
« sonnable ne cherche pas à détruire
« ses passions, mais à les régler. Sans
« elles, il n'est point de bonheur.
« C'est un présent du ciel, qui peut
« devenir funeste; mais l'homme sans
« passion serait réduit à la simple
« végétation, et méconnaîtrait le prix
« de son être. Mon ami, celui qui
« veut atteindre à la perfection, se
« croit égal à Dieu, et n'est qu'un fou.
« Elle n'est pas le partage de l'homme
« et les excès, dans la vertu comme
« dans le vice, mènent à l'infortune.
« Consolez-vous cependant; Dieu
« juge les hommes selon leur cœur,
« et il vous récompensera. Vous allez
« entrer dans sa gloire, et une félicité
« sans bornes et sans fin attend votre
« âme immortelle. — Hélas, dit Ed-
« mond, je veux bien croire à mon
« âme immortelle; je veux bien croire

« à la félicité des élus; mais je n'en ai « pas de certitude physique; et je suis « physiquement sûr que j'ai été inutile « à mes concitoyens, que j'ai vécu « sans femme, que mes amis m'ont « ruiné, que j'ai été emprisonné, que « j'ai eu la vérole, que tout le monde « m'abandonne, et que je vais mou- « rir à l'Hôtel-Dieu pour avoir été « trop sage. »

« Cet Edmond n'était qu'un sot, « s'écria Mylord. — Précisément, ré- « pondit le médecin. — Et quels rap- « ports trouvez-vous entre moi et « cette ridicule personnedge? — Deux « chemins différens conduisent quel- « quefois au même but : Edmond est « mort par amour de la sagesse, vous « mourrez par amour de l'Angleterre, « et vous serez morts tous deux pour « avoir tenu à vos opinions. — Que « diable voulez-vous donc que moi

« fasse, reprit Mylord ? — Rester avec « nous, répliqua le docteur ; monter « à cheval jusqu'à ce que vous puis- « siez courir à pied ; fumer beaucoup, « boire peu, trouver bon qu'on vous « fasse rire, jouir de vous-même, vous « amuser de tout, et arriver le plus « tard que vous pourrez au terme où « vous rendrez à la nature la portion « de matière qu'elle vous a prêtée. »

Mylord se tut, se mit dès le lende-main au régime qui lui était prescrit, et son médecin ne désespéra pas d'en faire enfin un Français.

CHAPITRE IX.

Je ne suis plus un enfant.

Je menais une vie douce et tranquille. Un mot, un regard de Miss me rappelaient à mon devoir quand la légéreté naturelle à mon âge m'en avait écarté. Son amitié me consolait des petits chagrins que me donnait quelquefois l'humeur brusque et inégale de son père, et le désir de leur plaire à tous deux me rendait le travail facile et agréable.

Mylord avait donné à sa fille des maîtres de musique et de dessin. Je n'assistais d'abord aux leçons que parce qu'elles me donnaient un prétexte de rester auprès de Juliette, de la voir et de lui parler. Mais ses progrès eurent

bientôt piqué mon émulation. Je crus que je pourrais apprendre la musique et le dessin tout comme un autre; je me flattai que Miss me saurait gré de mes efforts. En conséquence, dès que j'étais seul, je prenais les crayons, j'ouvrais le piano, j'exécutais ce que Miss avait fait à la leçon précédente; je me rappelais assez exactement les préceptes des maîtres, lorsque je pouvais prendre sur moi d'oublier Miss pour les écouter; et mon infatigable assiduité et mes réflexions suppléaient à ce qui m'était échappé.

J'avais lu et relu le livre que Miss m'avait donné. Mademoiselle Fanchon n'avait plus rien à m'apprendre; je sentais qu'il me fallait un autre maître; je ne savais où le prendre, ni comment le payer: cela m'inquiétait; mais j'étais exact auprès de Fanchon par habitude et par reconnaissance. Je

lui lisais un jour quelques pages d'Hyppolite, comte de Duglas, que lui avait prêté une cuisinière de ses amies. L'attention que je donnais à ma lecture m'absorbait tout entier. Mylord rentra avec sa fille, et leur voiture était arrêtée à la porte de l'hôtel sans que je l'eusse vue ni entendue. Fanchon me poussa; je levai la tête, j'accourus; Miss était descendue, cela me fit de la peine; elle ne me regarda point, cela m'alla au cœur; elle monta avec son père, je montai après eux. Miss entra dans sa chambre, j'y entrai après elle; elle fit plusieurs tours, passait, repassait auprès de moi, se dérangeait pour m'éviter, agissait pour agir, paraissait tourmentée, et après quelques irrésolutions, elle se disposa à sortir. J'étais en face de la porte; elle me poussa de la main; sa main trouva la mienne, et elle me regarda; des lar-

mes roulaient dans mes yeux, et elle s'arrêta. « Que faisiez-vous, me dit-« elle, auprès de cette jeune fille? — « Je lisais. — Et pourquoi auprès « d'elle? — Elle a la bonté de me « montrer. — Elle est bien, cette « fille-là. — Je ne m'en suis pas « aperçu. — Ce n'est pas là le maître « qu'il vous faut. » Elle glissa un louis dans la poche de mon gilet, et rentra dans le salon.

Le lendemain, de grand matin, j'achetai du papier et des plumes; je parcourus les rues adjacentes, je découvris un maître, et je m'arrangeai avec lui. En revenant j'entrai chez une lingère, et je choisis un bonnet rond orné d'une petite dentelle; je le payai six francs, je l'offris à Fanchon, qui le reçut de bonne grâce; je la remerciai, et je ne lui parlai plus.

J'avais remarqué la boutique d'un

libraire qui louait des livres au mois : je m'abonnai. Mon goût pour la lecture devint une passion à mesure que je lisais des choses qui parlaient à mon esprit et à mon cœur. J'étais sans guide pour le choix des ouvrages; je n'en connaissais aucun, et je ne pouvais me décider sur le titre. J'ouvrais le livre par le milieu, j'en parcourais quelques pages; mon oreille décidait du style, ma raison du sujet, et je me trompais rarement.

Au bout de quelques mois je connaissais les meilleurs auteurs, j'écrivais très-passablement, j'exécutais une sonate avec facilité, et je dessinais correctement une tête. Personne au monde ne soupçonnait ce que je savais faire. J'avais eu la force de cacher mes progrès à Miss et je me préparais en secret au plaisir de la surprendre, en faisant éclater tous mes

talens à la fois. Cependant je ne pus vaincre le désir de lui faire connaître que j'avais un maître, et que ce maître n'était plus mademoiselle Fanchon. Il me parut indispensable de lui faire voir mon écriture. Fanchon ne savait pas écrire, Miss ignorait cela; moi je le savais, et j'agis comme si Miss eut été à l'école de mademoiselle Fanchon. Deux ou trois fois je pris mon papier, et j'allais le lui présenter; mais il y avait des pages un peu négligées, des pâtés par-ci par-là, et son nom se trouvait à peu près partout. J'achetai une feuille de papier à lettre, dorée sur tranche, je pris ma plume neuve, et j'écrivis au milieu de la feuille, et bien mieux que je n'avais fait jusqu'alors :

Voilà l'usage que je fais de vos bienfaits.

Je lus, je relus, j'examinai toutes les lettres les unes après les autres, et

je prononçai que je pouvais avouer cela. J'entrai à la dérobée dans le cabinet de toilette, je plaçai mon papier devant la glace, et je me cachai dans une garde-robe. C'était l'heure où Miss se coiffait; j'étais sûr qu'elle ne tarderait pas, et je voulais voir quel effet produirait mon écriture. Miss entra, ainsi que je l'avais prévu; elle s'assit, et aperçut le papier; elle le prit, le regarda, le remit, le reprit encore, et dit : « C'est bien, c'est très-bien... « Pauvre Happy !... un bon cœur, de « l'esprit, une figure.... » Elle baissa la voix, et je n'entendis pas la fin. Elle ploya mon papier en quatre, tira son porte-feuille et le serra. Cela me fit un plaisir... mais un plaisir ! Elle prit quelque chose dans sa poche, elle en fit un petit paquet, écrivit quelques mots sur le dessus, se coiffa, se leva, sortit de son cabinet, et moi

de la garde-robe. J'approchai de la toilette ; le petit paquet était à l'endroit même où j'avais placé mon papier ; je le pris et je le lus :

A celui qui sait employer son argent.

Je le mis dans mon sein et je courus dans ma chambre ; je m'assis sur mon lit, et je tirai le petit paquet. Elle m'a répondu, m'écriai-je ! elle a daigné me répondre ! Ouvrons. J'ouvris, je trouvai trois louis, et je soupirai ; je repris l'enveloppe, je la portai sur mon cœur, je la collai sur mes lèvres, et je l'attachai au-dessus de mon chevet. Je la lirai, disais-je, en me couchant, en me levant, et elle me fera souvenir de bien faire.

Je descendis. Miss me regarda d'un air qui me fit croire qu'elle avait quelque chose à me dire : je me mis à la croisée. Elle fit un tour ou deux dans

le salon; se mit à côté de moi et me dit bien bas : « Ma réponse est sur ma « toilette. — Je l'ai prise, lui répon- « dis-je, et je vous en remercie. — « Par où avez-vous passé ? je ne suis « pas sortie d'ici. » J'avouai la petite ruse que j'avais employée pour m'as- surer qu'elle trouverait mon papier. Elle rougit. . . « Happy, me dit-elle, « je vous défends d'être près de moi « sans que je le sache. » Son père toussa, et nous nous retournâmes.

L'anniversaire de la naissance de Mylord approchait; j'avais célébré la précédente comme un polisson; je me préparai à celle-ci comme un jeune homme qui cultive les arts. Après avoir cherché tous les moyens de faire quelque chose qui fût agréable à My- lord, avoir conçu vingt projets, y avoir ôté, ajouté, les avoir abandon- nés, je jugeai que rien ne le flatterait

autant que son portrait. Mylord avait des traits prononcés, le front droit, le sourcil épais, le nez retroussé, la bouche grande, et un double menton, sa perruque coupée devait aider à la ressemblance : j'eus l'audace de croire la chose facile, et la présomption de l'entreprendre. Je commençai un profil au crayon, je corrigeais, j'effaçais, je recommençais; Mylord était présent à ma mémoire, je croyais le voir, et je ne faisais rien de bien. Cependant je ne me décourageai point, j'avais quinze jours devant moi. Je recommençai tant et tant, que je saisis enfin la ressemblance. Je calquai mon trait avant de commencer à ombrer, et bien m'en prit. Lorsque j'eus fini ma tête, elle ne ressemblait pas plus à Mylord qu'à moi. J'en ombrai une seconde, et j'y trouvai quelque chose. J'en fis une troisième, où j'at-

trapai l'œil et son pourtour; dans la quatrième je saisis la bouche; je pris un peu de l'une, un peu de l'autre, et je fus content de moi. J'entourai mon buste d'une guirlande de fleurs, et je mis dessous ces deux vers de ma composition :

Pour ce premier essai, ayez quelqu'indulgence;
Mon crayon fut conduit par la reconnaissance.

L'idée me parut très-jolie, et les vers admirables, quoiqu'il y ait un *hyatus*, à ce que m'a appris depuis la Poétique de Gaillard. Je ne me lassais pas d'admirer mon ouvrage; la tête me paraissait parfaitement dessinée, le crayon moelleux et bien fondu. Je fis mettre mon chef-d'œuvre dans une bordure dorée, sous un verre de Bohême, et je le cachai jusqu'au moment où il devait paraître aux yeux des convives émerveillés.

Le matin de ce grand jour, j'accrochai le portrait derrière un grand tableau qui décorait la salle à manger, et je m'occupai des objets relatifs à mes fonctions ordinaires. My lord avait ordonné un repas somptueux, et il avait invité ses amis de l'Angleterre et son cher médecin. Miss avait engagé quelques dames qu'elle voyait habituellement. La société devait être nombreuse et cependant choisie, et on se promettait de s'amuser. A deux heures Miss parut au salon, parée de tout ce qui pouvait relever sa figure enchanteresse. Elle examina mes dispositions, les trouva pleines d'intelligence et de goût, et me dit qu'elle avait une confidence à me faire. Nous passâmes dans une autre pièce, où elle m'apprit qu'elle avait préparée une petite fête pour son père. « J'écris « mal, dit elle, mais je pense bien :

« papa laissera le style et saisira la « pensée. Mes petits vers doivent être « répétés par de jeunes personnes de « la connaissance de nos dames; elles « n'arriveront qu'au dessert, c'est le « moment de la poésie et du chant. « Elles seront accompagnées de quel- « ques jeunes gens qui auront des ins- « trumens. On fera un petit concert, « et la journée se terminera peut-être « par quelques contredanses. Papa « entre rarement ici : faites-y dresser « une table; qu'elle soit chargée de « fleurs, de fruits, de pâtisserie et de « rafraîchissemens; je veux régaler « mes acteurs. Je compte sur vous, « mon cher Happy; de la promp- « titude, et surtout de la discrétion. « Elle me donna sa bourse, et me « laissa. »

En moins d'une heure, le limona- dier, le confiseur, le pâtissier et la

fruitière, m'arrangèrent un ambigu charmant. Une heure après, j'avais des guirlandes de roses montées sur des cerceaux, et des corbeilles garnies, pleines de fleurs de toute espèce. A quatre heures les convives arrivèrent, et après les premiers complimens on se mit à table. Miss faisait les honneurs avec cette grâce aisée qui ne la quittait jamais. Mylord et ses amis d'Angleterre mangeaient; le docteur et les dames soutenaient la conversation. J'étais vis-à-vis du tableau qui cachait le portrait de Mylord, je grillais de le faire paraître; j'approchais, je méloignais, et je me serais trahi, s'il eût été possible qu'on eût quelques soupçons, ou qu'on me remarquât au milieu de dix à douze domestiques qui servaient avec moi.

Le second service était sur table; je sentais que les acteurs de Miss ne tar-

deraient pas à venir : il fallait les aller recevoir, les ranger, les faire entrer; je n'avais plus qu'un moment, je me décidai. Je coupai le cordon qui attachait le grand tableau; il tomba avec un fracas qui fit tourner toutes les têtes, et les dames et le docteur s'écrièrent à la fois : C'est Mylord, c'est lui, il est frappant. Le docteur se leva, prit le portrait, le présenta à Mylord, qui l'examina attentivement et regarda sa fille. « Ce n'est pas moi, « papa, lui dit-elle; je l'avoue en « rougissant, cette idée ne m'est pas « venue. » Le portrait passa de main en main, reçut des éloges à la ronde, et j'étais content . . . . oh, j'étais content !.... Qu'on se mette à ma place. Le docteur jura à Miss que le portrait était d'elle, et elle lui soutint le contraire. Les dames la pressèrent d'en convenir,

et elle se défendit avec vivacité. Elle reprit le portrait, l'examina de nouveau, et dit : « Ce ne peut être que « mon maître. — Pas du tout, reprit « Mylord, il y a des vers qu'une maî- « tre de dessein il ne peut pas m'adres- » ser. — Des vers ! des vers ! s'écria « le docteur; voyons les vers.... Ils « sont dans un enfoncement ombragé « par des fleurs... — C'est de l'immor- « telle dit Miss. — Lisons les vers, « continua le docteur. » Il fit au *essai*, *ayez* une légère grimace qui échappa à tout le monde, hors à l'auteur, qui n'y comprit rien, et il finit par trouver les vers plein d'âme et de délicatesse. Tous les yeux se portèrent sur Miss. « Je n'aurais pas écrit autre « chose, dit-elle; mais encore une « fois ce n'est pas moi. — C'est donc « le diable, reprit Mylord. » Un valet

qui faisait l'entendu, s'approcha de l'oreille du docteur. Celui-ci se leva avec vivacité. « Mesdames, mesda-« mes, s'écria-t-il, Happy va nous « mettre dans la confidence; c'est lui « qui a fait tomber le tableau qui « masquait le portrait. — Parlez, « mon hami, me dit Mylord. — C'est « moi qui... — Qui avez été chargé « de placer le portrait, reprit le doc-« teur, mais par qui ? — C'est moi « qui.. — C'ette moi qui, poursuivit « Mylord.... Finissons; qui a fait « cette diable de portrait ? — C'est « moi Mylord... — Qui avez dessiné « cette peinture ? — Oui, Mylord. « — Ne mentez pas, me dit Miss « avec un regard sévère. ». A ces mots j'éprouvai un mouvement de dépit, et je montai à ma chambre, d'où je descendis les bras chargés de mes dessins, depuis mon premier oil

jusqu'aux esquisses du portrait de Mylord. Je déposai mes œuvres aux pieds de Miss Juliette, et je lui dis à demi-voix : « Je ne vous dis pas tout, mais « je ne mens jamais. — C'est lui, c'est « lui, s'écria-t-elle, d'un air que je « ne lui avais jamais vu ; c'est lui . . . , « et je l'accusais . . . » Elle se tut et rougit. « Ah, ah ! dit Mylord. — C'est « extraordinaire, dirent les dames. — « Mais en vérité, ce n'est pas mal du « tout, poursuivit le docteur : » et on parla d'autre chose.

J'entendis plusieurs voitures qui arrêtaient à la porte : je sortis. C'étaient les acteurs de Miss qui s'étaient entassés dans des carrosses de place, et qui riaient aux éclats en se démêlant les uns d'avec les autres. Je tremblais que Mylord ne vînt à la croisée ; mais il n'était pas curieux, et quand il était à table, il ne se levait pas

aisément. Je priai la joyeuse recrue de monter en silence et sur la pointe du pied. Je la fis entrer dans la salle où était dressé l'ambigu; là, je déclarai que Miss m'avait nommé maître des cérémonies. Je distribuai les corbeilles de fleurs à six demoiselles très-jolies, mais qui ne valaient pas à elles six.... Je priai les jeunes gens de déposer leurs instrumens et de prendre les guirlandes; j'engageai l'un d'eux à passer au piano quand il en serait temps, et je rentrai.

On servit le dessert : Miss me fit signe, et les portes s'ouvrirent. Cette brillante jeunesse défila au son d'une fanfare, et fit le tour de la table en marchant en mesure d'un air tragi-comique. Les jeunes personnes présentèrent leurs corbeilles à Mylord, et l'embrassèrent. Les jeunes gens formèrent sur la table un berceau

de leurs guirlandes, et pendant que le docteur admirait le choix et la fraîcheur des fleurs, qu'il s'extasiait sur la douceur de leur parfum, on se disposa à commencer la pièce. Elle joignait au rare mérite d'être courte, le mérite plus rare encore d'être écrite avec délicatesse et sentiment. C'était une fille tendre qui tremblait pour les jours d'un bon père, qui le pressait de demeurer dans un bocage riant, où il n'avait rien à craindre de la méchanceté des hommes ni de la fureur des loups. C'étaient des bergers et des bergères qui lui promettaient de veiller sur lui, et d'embellir ses derniers jours. C'était enfin l'ouvrage de Julictte, dont l'âme pure comme un beau jour, s'exhalait dans des vers qui n'étaient pas très-corrects, mais qui étaient vrais comme la nature. My-

lord s'attendrit insensiblment; ses larmes coulèrent, et il ne pensa point à les cacher. Il cherchait sa fille, elle était près de lui, et elle tomba dans ses bras Les actrices s'assirent auprès de leurs mamans; les acteurs prirent des serviettes et servirent leurs bergères. Le marasquin arriva; il multiplia les saillies, il ajouta à la gaîté, et bientôt on ne s'entendit plus.

« Voilà le moment, disaient au docteur deux femmes fort aimables qui étaient à ses côtés, voilà le moment, frappez le grand coup. » Le docteur se leva, s'essuya la bouche, se la pinça, toussa, demanda un moment de silence, et parla.

« Avouez, Mylord que les plaisirs « de l'Angleterre sont bien froids « comparés à ceux-ci! Vous raisonnez à Londres, vous jouissez à « Paris. Voyez cet aimable désordre,

« cette joie naïve qui brille dans tous « les yeux, la tendresse de votre fille, « l'empressement de vos amis; des- « cendez dans votre cœur, soyez vrai, « et convenez que vous êtes heureux. « Cette scène de bonheur peut se « modifier de mille manières. diffé- « rentes, et se renouveler tous les « jours. » Puis s'essayant sur un ton plus grave, il ajouta: « Votre santé « est parfaite, votre embonpoint est « réduit; il y a trois mois, vous pou- « viez à peine vous tenir à cheval; « vous marchez facilement aujour- « d'hui, vous mangez avec appétit, « vous riez quelquefois, et vous re- « tourneriez à Londres! Non, My- « lord, vous resterez ici: je vous l'or- « donne au nom de la médecine, ces « dames vous en prient au nom de « l'amitié. »

Elles se levèrent à l'instant, s'ap-

prochèrent de Mylord, le cajolèrent, le caressèrent, le pressèrent ; Miss lui présenta une procuration qui autorisait son homme d'affaires à vendre tous ses biens. Mylord se fit un peu prier; sa fille tomba à ses genoux, Mylord prit la plume et signa. Le docteur fit le paquet, le cacheta, et j'allai le charger à la porte.

Quand je rentrai, la table était levée; on s'était mêlé dans le salon, on ne respirait que le plaisir. Un couple causait dans un petit coin; un autre à la faveur d'un innocent duo, dévoilait le secret de son cœur; les uns dansaient, les autres riaient; Mylord écoutait, regardait, et trouvait tout bien.

« Place, place, » dit une des dames, en conduisant au piano une jeune demoiselle, qui s'en défendait pour la forme. Les jeunes gens courent dans la pièce voisine, prennent leurs ins-

trumens; vingt pupitres sont dressés; on se range, on prête l'oreille, et le concert commence. Les jeunes personnes, fortes et faible, reçurent le tribut d'éloges qu'on accorde plus souvent à l'usage qu'à la vérité. Enfin on pria Miss de se faire entendre à son tour. Elle éludait, elle n'était pas en train, elle avait chaud, etc. Sa résistance me piquait : elle était d'une force supérieure, et j'étais certain qu'elle éclipserait ses rivales. Mylord la prit à l'écart et lui dit : « J'ai fait ce « que vous avez voulu, faites quelque chose pour moi. — Ces demoiselle sont faibles, répondit-elle, « je ne veux pas les humilier. » Je l'entendis, et je l'admirai. Trente personnes joignirent leurs instances à celles de Mylord; il eût été ridicule de se défendre davantage; elle le sentit, et céda.

Elle toucha un concerto avec une précision, une netteté, une expression qui enlevèrent les suffrages. Une jeune dame lui présenta ensuite une ouverture qu'elle tira de sa poche. « Elle ne « connaît pas cela, dit-elle à un mon- « sieur qui paraissait au mieux avec « elle. » Miss joua le morceau en badinant; elle fut applaudie à trois reprises; la dame se mordit les lèvres, et Miss lui rendit sa musique, en la remerciant d'une prévoyance qui avait fait valoir son talent.

« Vous n'avez rien entendu, dit le « galant docteur, nous avons une « sonate à quatre mains!... je ne con- « nais rien d'aussi varié, d'aussi pi- « quant, » et on pressa Miss d'ajouter à l'ivresse qu'on avait éprouvée. « Madame, dit-elle à la femme à « l'ouverture, vous jouez tout à la « première vue, vous voudrez bien

« faire une partie. » La dame balbutia, s'excusa, et refusa. Le docteur insistait. Miss demanda un second, et personne ne se présenta. « J'en « suis fâchée, dit-elle en regardant « la dame en question, le morceau « est joli, et je le joue assez bien. — « Je ferai la seconde partie, lui dis-« je tout bas. — Vous, Happy ! — « Moi. — Cela ne se peut pas. — Je « vous ai dit que je ne mens jamais. « Venez, me dit-elle avec force ; « vous êtes étonnant en tout. » Nous nous mîmes au piano; un léger murmure se fit entendre. « Commençons, « me dit Miss; du courage et de l'à-« plomb. » Le cœur me battait avec violence, je sentais mes doigts s'engourdir, et je m'aperçus que Miss me couvrait de certains passages. Le plus profond silence régnait dans la salle, on semblait épier le moment

de me prendre en défaut; j'en vins à une roulade extrêmement difficile, et je la passai avec le brillant et la rapidité de l'éclair. Toutes les mains partirent à la fois; des bravos multipliés me rassurèrent, et je me remis. « Changeons de partie, me dit « Miss quand nous fûmes au rondeau, tous les solos sont dans la « mienne. »

Il n'est pas possible à un artiste de désirer un prix plus doux de ses travaux que celui que j'obtins dans cette délicieuse soirée. On oublia l'orphelin, l'infortuné, le domestique de Mylord, on ne vit que l'homme, et on me prodigua ces expressions flatteuses qui sont sans prix quand elles ont le caractère de la vérité. Miss ne me dit pas un mot, elle me serra la main; qu'eût-elle dit qui valût cela?

Je me levai, et on m'entoura; je voulus sortir, et on me retint. Le docteur me parla chimie, et je lui dis que je n'étais pas médecin. Il me parla littérature; je répondis conséquemment. Il fit le grammairien; je lui prouvai que je l'étais. Le docteur ne concevait pas comment je savais tout cela. Je le conçois à merveille, lui répondait Miss. Tous les hommes m'interrogeaient à la fois; les femmes attendaient ma réponse, et souriaient avant que j'eusse répondu.

Mylord fendit la presse, et me prit gravement par la main. « Messieurs, « dit-il, quand un homme dans mon « pays se distingue de la classe « commune, nous oublions les torts « de la fortune, ou si nous nous en « souvenons, c'est pour les réparer. « Cette jeune homme, il a été mon

« domestique; il sera désormais mon « hami. Happy, embrassez-moi.» Je me jetai à son cou, et des larmes abondantes furent ma seule réponse. Tous ces messieurs m'embrassèrent à leur tour, et l'aimable docteur me présenta aux dames, qui se prêtèrent avec grâce à ce qu'elles appelaient ma réhabilitation. Miss était la dernière; je m'arrêtai devant elle. Ses yeux étaient baissés, un vif incarnat colorait ses joues. J'éprouvais une émotion qui m'était inconnue; un feu que je n'avais jamais senti passait de mon cœur dans mes veines, et circulait avec mon sang. Miss et moi nous étions immobiles à deux pas l'un de l'autre. Mylord me poussa par l'épaule, et m'ordonna de l'embrasser aussi. Je touchai sa joue, et je tombai sur le parquet.

Le docteur fit appeler un chirur-

gien et voulut qu'on m'ouvrît la veine. Miss l'assura que mon incommodité ne venait que d'un excès de joie, causée par le changement de ma condition. Le docteur avait prononcé, et ses jugemens étaient sans appel. Pour moi, je me sentais oppressé; je ne connaissais pas la cause de cette oppression, et je me laissai faire.

On exigea que je me misse au lit. Je n'en avais pas la moindre envie; et pour cette fois je ne fus pas du tout de l'avis du docteur. Il insista de manière que je ne pouvais résister sans me rendre coupable de lèze-médecine: il fallut obéir.

Bientôt j'entendis danser, et je m'emportai intérieurement contre le trop prévoyant docteur, qui me privait d'une partie des agrémens de la soirée. J'aurais eu tant de plaisir à contempler Juliette! Je me la repré-

sentais rasant légèrement le parquet; je voyais ses mouvemens souples et moelleux, sa physionomie animée et décente, lorsque ma porte s'ouvrit. C'était Juliette; elle s'était échappée un moment. Elle prit une chaise, s'assit près de mon lit, me demanda comment je me trouvais; et après un silence, elle me dit d'un ton pénétré : « Je vous ai fait de la peine, « Happy : j'ai pu vous croire capable « d'un mensonge ! Papa vous a bien « vengé ; mais ce n'est pas assez pour « moi. Happy, me pardonnez-vous? » Elle s'était levée; sa main appuyée sur mon chevet soutenait son corps, qui était penché vers moi; sa bouche touchait presque à la mienne; je respirais son haleine, et je ne sentais brûler. Je saisis sa main, et je la couvris de baisers. Mon cœur, mon âme, tout mon être était sur mes

lèvres, s'épuisait sur cette main, et y reprenait une nouvelle vie..... « C'est « trop, me dit Juliette d'une voix « entrecoupée, c'est trop.... L'expé- « rience m'éclaire..... Happy, nous « ne sommes plus des enfans. » Je ne voyais, je n'entendais rien..... J'osai porter sa main sur mon cœur..... Elle fit un effort, la dégagea, et s'éloigna avec vivacité. Elle tenait la porte entr'ouverte, sa tête se tournait encore vers moi, son œil humide se fixait sur le mien; elle ne pouvait l'en détacher. « Happy, me dit-elle « enfin, je ne vous reproche rien; « mon imprudence seule a tout fait. « Souvenez-vous toute votre vie que « vous avez oublié un moment et « mon père, Juliette, et vous- « même, et l'honneur. » Je joignis mes mains en suppliant; j'allais m'ac-

cuser, demander grâce; elle sortit sans vouloir m'entendre.

Je me calmai insensiblement : je réfléchis, je m'interrogeai, je me trouvai coupable, et je frémis. « Je vois « clair dans mon cœur, m'écriai-je; « j'adore Juliette, et ce fatal amour « me livre à des maux qui ne doivent « plus finir. Je suis aimé autant que « j'aime, et c'est un malheur de plus. « La naissance, la fortune, les préjugés, la raison même, tout sépare « des êtres que tout devrait unir. Juliette !... Juliette!... je m'immolerai « à ton repos et à ton père; je te fuirai, tu m'oublieras, tu seras heureuse avec un autre : j'en mourrai; « mais j'aurai fait mon devoir. »

Je passai le reste de cette nuit cruelle à combattre mon amour, et à lui céder alternativement. Au point

du jour, ma tête était vide, mon corps fatigué, et je m'assoupis insensiblement.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LE PREMIER VOLUME.

CHAPITRE Ier. INTRODUCTION NÉCESSAIRE . . . . . Page 1

CHAP. II. *Colère de monsieur Bridault. — Ma naissance.* . 17

CHAP. III. *Ma première éducation.* 38

CHAP. IV. *Mon entrée aux capucins, ce que j'y fais, ce qui s'y passe.* 59

CHAP. V. *Nouvelle manière de voyager à peu de frais.* 93

CHAP. VI. *J'arrive à Paris.* . . . 119

CHAP. VII. *Une journée de Paris.* 149

CHAP. VIII. *L'influence du médecin.* 178

CHAP. IX. *Je ne suis plus un enfant.* 214

00099932

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015